

Une histoire de l'humanité, des religions et de l'Etat

6 – Afrique, le continent le plus croyant et le plus exploité

édité par L'Ouvrier

note de février 2007: Islam, Islamisme, Islamistes ?

Cette brochure a été rédigée en 2000 et utilisait alors le terme d'Islamisme, que nous avons remplacé ici par Islam.

A l'époque, avant le 11 septembre 2001, l'on utilisait indifféremment les mots Islam et islamisme. Le petit Larousse de 1980 donnait cette définition : "*Islamisme : religion musulmane*". Par contre, l'édition de 2005 indique que cette définition a "*vieilli*", et ajoute celle-ci : "*désigne, depuis les années 1970, les courants les plus radicaux de l'Islam, qui veulent faire de celui-ci non plus essentiellement une religion, mais une véritable idéologie politique par l'application rigoureuse de la charia et la création d'Etats islamiques intransigeants*".

C'est en réalité en 2001 que l'ancienne définition a "*vieilli*", et que les médias occidentaux ont imposé leur distingo, au point qu'il nous semble aujourd'hui naturel. De même, nous utilisons l'expression "*islamique*" aujourd'hui inusitée, selon l'ancienne définition "*qui appartient à l'Islam*".

Comme nous le disions à l'époque, la tendance était à désigner du qualificatif "*islamiste*" les courants qui s'opposaient à l'impérialisme, contrairement aux autres. Par exemple, l'Arabie saoudite wahabite était épargnée du qualificatif d'islamiste en raison de son allégeance à l'impérialisme US, alors que son idéologie et ses pratiques étaient particulièrement "*intransigeantes*".

Il s'est avéré que c'est l'Arabie saoudite qui a fourni le gros des terroristes du 11 septembre.

6 - Afrique, le continent le plus croyant et le plus exploité

1 - L'Afrique pillée par la violence, et manipulée par les croyances	3
2 - Adam et Eve, la véritable histoire africaine	4
3 - Animisme, polythéisme, monothéisme	9
4 - Les mutilations sexuelles et la place de la femme	10
5 - L'apparition de l'Etat en Afrique	12
6 - L'Islam en Afrique, une pénétration étatique	14
7 - Les colonisateurs européens et les Etats africains	17
8 - Les colonisateurs et l'utilisation de la religion	19
9 - L'Eglise catholique à l'origine de guerres ethniques	21
10 - La confrérie des Mourides : pouvoir, argent et religion	24
11 - La religion vécue par le peuple	26
12 - L'animisme, la misère et l'Etat	27
13 - Le Christianisme, première religion d'Afrique	29

1 - L'Afrique pillée par la violence, et manipulée par les croyances

L'Afrique est le continent au monde qui se porte le plus mal. Les pauvres y sont les plus pauvres, et continuent de s'appauvrir. Ce continent ne manque pourtant pas de richesses naturelles, et le sous-sol de certaines régions est des plus riches au monde. N'empêche, les lois de l'économie imposées par les pays riches font qu'elle reste loin derrière les autres régions du monde, et dans certains cas, recule.

L'Afrique a été presque entièrement colonisée par les pays capitalistes d'Europe entre les années 1880 et 1914. Cette colonisation n'a finalement guère duré. Les puissances européennes ont dû se décider à décoloniser, vers 1960 pour les pays sous domination française, dans les années 1970 pour les derniers pays, sous domination portugaise. Les pays africains sont donc indépendants. Et il est de bon ton parmi les élites intellectuelles africaines d'accuser la corruption des milieux dirigeants, ou les prétendues difficultés des peuples à s'accoutumer à un fonctionnement démocratique à l'euro-péenne. Tout ceci est pure foutaise, et montre au contraire à quel point ces couches privilégiées sont plus que jamais sous la coupe morale et matérielle des anciens colonisateurs, du capitalisme des pays riches. Car le vrai problème est fort simple.

Les indépendances ont été octroyées sous condition de dépendance économique vis-à-vis des métropoles d'Europe. Au départ, ces conditions étaient relativement clémentes. Puis elles se sont endurcies, et sont devenues terribles. L'échange ne pouvait qu'être inégal entre les pays riches et la plupart des jeunes pays africains. L'écart entre les deux systèmes n'a pu aller qu'en s'aggravant. Il était illusoire d'espérer fonder une économie nationale capable de rivaliser avec la France ou l'Allemagne de notre époque. Les gigantesques groupes capitalistes qui gouvernent l'économie des pays riches ne laissent à personne une chance de grandir au point de risquer de les concurrencer, pas même dans leur propre pays. La seule solution est internationale. Il faut que ce système qui, de Paris, Londres ou New York, exploite directement comme indirectement le travail des pauvres du monde entier, soit abattu. Et il faut pour cela la collaboration d'hommes et de femmes d'Afrique et d'Europe, d'Amérique et d'Asie. Une fois abattue cette puissance, il sera immédiatement possible de mettre en place des règles économiques nouvelles, basées sur une réelle volonté de secours, d'aide, de rattrapage, de collaboration. Mais cela n'est possible que si des relations directes entre les peuples peuvent s'instaurer.

Des soi-disant aides, collaborations, secours et autres fausses bonnes volontés, l'Afrique en a connues énormément depuis un siècle et plus. C'est pour "aider" que sont venus les colonisateurs. C'est pour "aider" qu'on a décolonisé. C'est encore pour "aider" que le Fonds monétaire international prête de l'argent à des conditions qui étranglent le continent presque entier. On trouve de nombreuses études, des chiffres sur la dépendance économique de l'Afrique qui témoignent d'une véritable dictature économique des pays riches. Mais il faut aussi examiner l'aspect idéologique et comprendre avec quels moyens les peuples ont été aussi trompés. La question est aussi importante que celle de savoir qui sont les responsables exacts, ou les mécanismes de l'extorsion. L'action d'exploiter, ou de coloniser, est toujours accompagnée d'une justification donnée par le colonisateur, l'exploiteur, sans quoi il aurait à subir chaque fois une réaction trop brutale, destructrice, et son objectif ne serait pas atteint.

Certes, le pillage de l'Afrique a été en partie opéré par la violence. Mais la violence ne peut être qu'un moyen supplémentaire. Français et Anglais ont réussi à coloniser l'Afrique ou l'Indochine au moindre coût. En bons hommes d'affaires, ils ont tout chiffré. Selon F. Bobrie (Le financement de la conquête coloniale de 1850 à 1913, Annales ESC 1976), les conquêtes

proprement dites ont coûté trois sous à peine : celle de la Tunisie (1881 à 1886) 133 millions de francs ; celle de Madagascar (1885 à 1901) 291 millions ; celle de l'Afrique noire environ 150 millions. Au total, Indochine comprise, il y en a eu pour 1 milliard de francs à peine, soit le cinquième des dépenses d'une année ordinaire de l'Etat français, ou 3 années de subventions aux compagnies de chemins de fer. Une fois conquis, l'Empire a coûté 8 milliards en dépenses d'entretien du maintien de l'ordre, somme à répartir sur la période de 1850 à 1913, soit 63 ans. Cela donne un Empire au coût moyen de 130 millions par an. Quand on sait le prix exorbitant des opérations militaires lorsqu'elles sont menées loin de la métropole, on en conclut que c'est par la tromperie, la duperie, bien plus que par la violence, que la colonisation a mené son entreprise.

Le principal vecteur des idées utilisées par les colonisateurs est la religion. Dès leurs premières tentatives, bien avant la course à la colonisation extensive de la fin du 19^{ème} siècle, les colonisateurs sont venus toujours accompagnés de missionnaires. En rédigeant cette étude, nous respectons bien entendu toutes les croyances des différents peuples, quelles qu'elles soient. Mais nous choisissons aussi de dire l'entière vérité sur la manière dont un certain nombre de croyances ont été utilisées pour aider à mettre en place ou maintenir un système oppressif insupportable. Il faut savoir qu'aujourd'hui, l'Afrique est à la fois le continent le plus exploité, et aussi le plus croyant au monde. Le pourcentage de non croyants est de 1 %, quatre fois moins qu'en Amérique latine, et 26 fois moins qu'en Asie. Alors, peut-être certains lecteurs seront-ils choqués en découvrant qu'une part de ce qu'ils ont toujours cru, n'est pas la vérité éternelle qu'on leur a dite. Nous ne pouvons que nous excuser de devoir, un temps, froisser leurs sentiments. Mais le jeu en vaut la chandelle, car au bout, après la dure recherche de la vérité, il y a l'espoir de changer enfin la condition d'esclave de toute une population.

2 - Adam et Eve, la véritable histoire africaine

La véritable histoire d'Adam et Eve, l'histoire de la naissance de l'humanité, s'est déroulée dans l'actuelle Afrique noire. L'étude historique de l'Afrique est encore très en retard, surtout pour ce qui concerne l'Afrique de l'ouest, où les historiens manquent d'observations et de fouilles. Mais on est sûr que le continent africain a été le théâtre des grands moments de la longue histoire de l'apparition de l'humanité. C'est dans l'est africain que sont apparus les premiers Australopithèques, dont faisait partie Lucy, il y a 3 millions d'années. Ces Australopithèques sont le chaînon de l'évolution entre le monde animal et le monde humain. Issus de familles de singes et de primates qui vivaient dans l'immense forêt équatoriale africaine, ils la quittent et se mettent à marcher sur deux pattes, au lieu d'utiliser en permanence leurs quatre membres pour se déplacer. Les mains deviennent libres, et permettent la fabrication des premiers outils, des galets cassés, dont on peut utiliser le bord tranchant pour frapper de petits animaux, couper de la viande, ou racler des peaux.

Ces Australopithèques ne sont pas encore des hommes, ils ne font pas partie de notre espèce humaine actuelle. Ils sont petits, ont un petit cerveau, ont du mal à marcher, ne parlent pas. L'ancêtre de l'espèce humaine apparaît du fait d'un assèchement du climat il y a 2 500 000 ans, c'est Homo habilis. Il est encore petit, mais il marche mieux, et il va fabriquer des outils plus nombreux, et finalement plus perfectionnés. A cette époque, tous les habitants de la planète, peut-être 500 000, sont africains. Homo habilis vit dans la savane, vastes régions qui bordent, au nord et au sud, l'immense forêt équatoriale. Cet ancêtre subit une transformation il y a 1 500 000 ans, et on l'appelle alors Homo erectus. Plus grand, avec un plus gros cerveau, il commence à voyager hors d'Afrique, pour coloniser pour la première fois l'Asie et l'Europe. On en trouve des fossiles qu'on peut dater en mesurant certaines traces de radioactivité.

Enfin, il y a 500 000 ans, toujours en Afrique, et encore une fois du fait d'un changement du climat qui se refroidit, Homo se transforme et devient Homo sapiens, à

quelques détails près notre espèce humaine actuelle. Lui aussi quitte l'Afrique, il y a 100 000 ans et va peupler cette fois la terre entière. Enfin, une variation légère de sapiens aboutit à l'espèce humaine telle qu'elle est aujourd'hui très exactement, avec les mêmes gènes. On l'appelle Homo sapiens sapiens. Lui aussi est né en Afrique. Il maîtrise très bien le feu, et ses outils sont remarquables, et il parle des langues comparables à celles de nos jours. Tous les êtres humains actuels sur Terre sont de cette famille, notre famille commune. Les scientifiques ont même retrouvé, par l'étude comparée des gènes des populations du globe, que les Bochimans d'Afrique du sud possèdent le patrimoine génétique le plus proche de celui que devaient avoir les premières tribus de sapiens sapiens.

Les Bochimans s'appellent eux-mêmes les San. On les voit dans un film drôle et qui ouvre l'esprit, "les Dieux sont tombés sur la tête". La vie des Bochimans actuels n'est pas glorieuse. Ils n'ont pour territoire de chasse que des déserts brûlants, et ne seraient plus que quelques dizaines de milliers. Ce peuple pratique la chasse et la cueillette. Sa différence essentielle avec les sociétés actuelles est qu'il ne connaît pas d'Etat. Il se passe totalement de roi, de chef, et de toute forme d'autorité, et il n'a pas non plus les instruments qui vont avec, police, prisons, etc. Tout cela non pas parce qu'il est à un stade de civilisation inférieure. Il maîtrise même des techniques de vie dans le désert qui sont impressionnantes. Mais il n'a pas besoin d'Etat parce que sa société n'est pas divisée en riches et pauvres. L'Etat est indispensable lorsque cette division apparaît. Contrairement à l'adage qui dit qu'il y a toujours eu des riches et des pauvres, l'histoire nous enseigne que cette division est récente, et ne date que de quelques milliers d'années. Elle ne s'est pas produite sans mal, car les hommes ont partout résisté, parfois jusqu'à nos jours. Il reste encore de nombreuses exemples analogues aux Bochimans à travers le monde.

Les historiens savent que les Bochimans étaient autrefois très répandus dans tout le sud de l'Afrique, et en très grand nombre, surtout dans les régions riches en gibier et bien irriguées. Mais ils ont été repoussés par d'autres peuples d'éleveurs ou d'agriculteurs, et surtout presque exterminés par les fermiers européens. On ne leur a laissé que des déserts et des savanes, qui ne peuvent pas nourrir des troupeaux. Les Bochimans sont des chasseurs-cueilleurs. Ils ne produisent pas, comme le font des agriculteurs ou des éleveurs, ils vivent avec des techniques qui leur permettent d'utiliser les produits de la nature. Tous les peuples, aux quatre coins du monde, ont longtemps été chasseurs-cueilleurs. Les peuples prospèrent ainsi durant des millénaires. En Afrique, il y a 12 000 ans, une période de grande humidité amène les hommes à se mettre aussi à la pêche, en lac, en rivière ou en mer. La société reste fondamentalement la même, égalitaire comme celle des Bochimans, ne connaissant pas la propriété privée. Leur mode de vie leur permet d'exister durablement, de manière relativement équilibrée et satisfaisante.

Quelle pouvait être la religion de ces ancêtres ? Il est bien difficile de le savoir. Cela fait peu de temps qu'on a entrepris d'étudier les religions. Lorsqu'on a commencé à le faire pour les Bochimans, ce peuple était déjà en train de disparaître. Et un peuple qui recule, qui vit mal, retranché dans des conditions difficiles, voit ses croyances religieuses perturbées. Il est sûr que la religion des Bochimans est, comme celle des autres sociétés sans Etat, libre, douce et sans clergé. Dans les sociétés égalitaires, les dieux semblent doux et pacifiques, comme des anges qui accompagnent agréablement la vie des hommes, et sont là pour les protéger. Il n'y a pas d'obligation de sacrifice ni de don coûteux, mais simplement des règles de vie à respecter. Chez les Bochimans actuels, il existe des rites de passage à l'âge adulte, une cérémonie s'accompagne de danses pour les filles, et il est nécessaire de tuer un gros animal à la chasse pour les garçons. On enterre les morts dans la position du sommeil, couché sur le côté, genoux repliés, avec leurs objets usuels. Les Bochimans d'aujourd'hui croient en la survie de l'âme. Ils font des prières pour obtenir le succès de la chasse, et apaiser la faim. Ils s'adressent souvent à la Lune, ainsi qu'aux étoiles et au Soleil. Ils considèrent qu'un dieu a créé le monde qu'ils connaissent, mais ils n'en font pas un dieu unique. Les Kung par exemple, considèrent qu'un petit dieu assiste le créateur. En règle générale, les cultes des peuples chasseurs sont basés sur un système de parenté imaginaire entre les hommes et les

animaux qu'ils chassent.

La plupart de ces religions polythéistes, comprenant plusieurs dieux, considèrent que l'un d'eux a été le créateur du monde. Mais contrairement à ce qu'il en est des religions monothéistes, à dieu unique, toutes originaires de la même région du Proche-Orient, musulmane, juive et chrétienne, on n'a pas besoin d'implorer le dieu créateur et de lui demander de l'aide. Si on a besoin de lui pour expliquer les origines, on n'a pas l'habitude de s'adresser à lui. Des observateurs en ont conclu que ces religions sont arriérées, incapables de concevoir une origine au monde. En réalité, ce sont eux qui sont aveuglés par leur propre religion. Les peuples polythéistes ne sont pas plus arriérés, ni sur le plan moral, ni sur le plan intellectuel, que les autres. Leurs dieux sont moins contraignants. Dieu, dans cette vision, ne fait que fixer un cadre général au destin, mais n'intervient pas directement. Il ne représente pas non plus la distinction du bien et du mal commune aux religions monothéistes. La religion indique les comportements à préserver pour conserver un équilibre entre la société et l'environnement. Lorsqu'on a commis une faute, c'est-à-dire rompu un équilibre, tué une bête trop jeune par exemple, il faut réparer son geste pour éviter le désordre. La pratique rituelle sert à cette réparation, ou même à indiquer la volonté de réparation. Tout se passe sans l'idée d'un au-delà. On répare les choses sur terre, réellement, maintenant, sans crainte et sans peur d'un monde futur ou imaginaire.

Une modification se produit avec l'invention ou l'introduction de l'agriculture. A partir de ce moment, les hommes se mettent à produire, et ne sont plus limités par la nature et la production naturelle. Il leur suffit d'améliorer leur technique, et ils peuvent augmenter sans limite leur production. Avec l'agriculture, les activités se diversifient. Les hommes se mettent à varier leurs habitudes de vie, inventent la sédentarisation, en se fixant sur une terre. Le Proche-orient a été la première région du monde à inventer l'agriculture, vers 8000 avant JC. En Afrique, l'agriculture apparaît dans le Hoggar, au coeur de l'actuel Sahara, vers 6700 avant JC. Les hommes y maîtrisent le mil et le sorgho, dans un climat plus humide qu'aujourd'hui. Vers 3000 avant JC, l'assèchement du Sahara entraîne la naissance de nouveaux berceaux agricoles en Afrique, sur le Haut-Niger, avec du sorgho et du riz africain, et en Ethiopie avec en plus du blé, de l'orge, du seigle, venus du Proche-orient. Les Bantous, très bons agriculteurs, se répandent dans la grande forêt et dans la savane, apportent la méthode agricole dans de nombreuses régions. Du coup, les chasseurs pygmées sont refoulés. A la suite de l'agriculture, on maîtrise également l'élevage.

Les religions se transforment avec cette grande modification du rapport des hommes à la production. Chez les pasteurs, les cultes sont très orientés vers les dieux du ciel, les phénomènes naturels. Mais l'Afrique reste surtout agricole. Et chez ces paysans, *"les saisons et le cycle de végétation des plantes y rythment la vie des groupes, règlent les systèmes religieux où domine le culte de la terre et des forces qui s'y manifestent dans l'alternance des périodes de l'année"* (Piault 1998). Le culte des ancêtres, inexistant chez les chasseurs-cueilleurs San, devient important chez les agriculteurs. La religion des origines est un moyen humain d'établir des rapports harmonieux entre le monde des hommes et le monde naturel, et elle suit l'évolution de leurs rapports, en premier lieu dans la forme que prend le travail productif. L'agriculture africaine utilise la houe, une pioche à fer recourbé avec laquelle on remue la terre. Elle se manie à la main, alors qu'en Europe on utilise l'araire, instrument qui peut être tiré par un animal, et forme un sillon en rejetant la terre de part et d'autre. Le fer est apparu sur le Niger, vers 400 avant JC, importé sans doute d'Afrique du nord. Pendant des siècles, l'Afrique noire est très peu reliée au reste du monde. Le seul lien est la navigation par mer du côté Océan indien. On ne commence à traverser le Sahara qu'avec l'utilisation du chameau au premier millénaire après JC.

Chaque peuple, en fonction de son histoire et de ses particularités, donne une forme sensiblement différente à sa religion. Mais partout, chez les agriculteurs, le ciel, la terre, le tonnerre et l'eau sont les grands acteurs liés aux dieux. *"Chez les Bambara, le dieu de l'eau, Faro, sorti du chaos initial, a vaincu Pemba, dieu de la terre, et répandu la vie dans le"*

monde. Au Burkina Faso, les Bobos vénèrent la terre, être hermaphrodite -à la fois masculin et féminin, origine de toutes choses; au Nigeria, les Ibibio font du tonnerre le fils du ciel et de la terre, tandis que dans les sociétés de l'Afrique australe les divinités atmosphériques prennent une importance considérable. Les peuples nilotiques (du Nil) vénèrent un héros civilisateur, messenger du dieu supérieur, disparu dans un orage après avoir engendré son peuple" (Piault 1998).

Adam et Eve ne sont pas tout à fait ceux que la religion dit. Ils sont africains et aussi communistes. Ensuite, l'histoire est celle d'une série de séparations, et d'inventions différentes pour adapter l'homme à ses nouveaux milieux. Le généticien Cavalli-Sforza en donne une belle description. *"Lorsque les hommes se sont dispersés à la surface de la terre en partant de l'Afrique, une adaptation aux conditions écologiques et climatiques, très différentes du continent d'origine à l'exception de l'Australie et d'autres régions tropicales, a été nécessaire. Cette adaptation a été soit culturelle, soit biologique. Dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis et qui a été de trois ou quatre dizaines de milliers d'années tout au plus, il a été possible de développer des types génétiques appropriés. Nous en voyons clairement les traces dans la couleur de la peau, la forme du nez, des yeux et du corps (...) La couleur noire de la peau protège ceux qui vivent près de l'Equateur des inflammations cutanées dues aux ultraviolets de la radiation solaire, qui peuvent conduire à des épithéliomes dangereux. L'alimentation à base presque exclusive de céréales ne permettrait pas aux Européens d'éviter le rachitisme, dû au manque de vitamine D dans ces graines. Mais les Blancs peuvent en former suffisamment à partir des précurseurs contenus dans les céréales, puisque leur peau pauvre en pigments mélaniques permet aux ultraviolets de pénétrer en-dessous et de transformer ces précurseurs en vitamine D. La forme et la dimension du corps sont adaptées autant à la température qu'à l'humidité; dans les climats chauds et humides, comme en forêt tropicale, il est nécessaire d'avoir une petite taille pour que la surface augmente proportionnellement au volume. C'est à la surface que se produit l'évaporation de la sueur qui permet au corps de se refroidir. Le fait d'avoir une petite taille permet d'avoir besoin de produire moins d'énergie et donc moins de chaleur à l'intérieur du corps au cours des déplacements. De cette façon on parvient à diminuer le risque de surchauffe qui est à l'origine du coup de chaleur. Les populations de la forêt tropicale, les Pygmées par exemple, sont de petite taille. Les cheveux crépus permettent à la sueur de rester plus longtemps sur la tête et de prolonger l'effet refroidissant de la transpiration. Le visage et le corps des Mongols sont en revanche conçus pour être protégés du froid, qui est très vif dans la partie de l'Asie où ils vivent. Le corps et surtout la tête tendent autant que possible à la rondeur, et le volume du corps est plus grand. Tout cela diminue la surface relative par rapport au volume du corps ou de la tête, et réduit la perte de chaleur vers l'extérieur. Le nez est petit, ce qui diminue les risques de congélation et les narines, de petite dimension, permettent à l'air d'arriver aux poumons plus lentement et d'avoir le temps d'être chauffé. Les yeux sont protégés du froid par des paupières en forme de boules de graisse qui fournissent ainsi un isolement excellent et laissent une ouverture très fine permettant de voir tout en étant protégé des vents très froids de l'hiver sibérien. Ces yeux sont souvent très beaux (...)" (Cavalli-Sforza 1999).*

Plus tard, ces peuples ainsi diversifiés par l'adaptation et la sélection naturelle, se rencontrent, se croisent et créent alors des métissages, multipliant encore plus les variétés et les qualités des types humains qui forment l'humanité. Ces rencontres, cette variété, sont une chance. Ainsi, lorsqu'il y a 3 000 ans, le Sahara se met à se dessécher complètement, des hommes trouvent les moyens de s'adapter tout de même. Les chevaux sont remplacés par des chameaux importés d'Asie. Les peuples qui veulent continuer à pratiquer l'agriculture se déplacent vers le sud, au Sahel. Ce mouvement entraîne un fort développement de la population dans l'Afrique de l'ouest. Et une nouvelle expansion se produit avec l'usage du fer, vers 500 avant JC. Les techniques sont un peu plus avancées que celles en usage au même moment en Europe néolithique. C'est la grande expansion bantoue, qui dure 3 000 ans, atteint les grands lacs vers l'an zéro de notre ère, et la pointe sud du continent au moment où les Européens la colonisent.

Les linguistes distinguent 4 grands groupes de langues sur le continent africain, qui sont le reflet d'autant de courants dans l'histoire des populations. La famille afro-asiatique comprend les langues sémitiques, celles de l'Ethiopie et d'Afrique du nord. La famille nilo-saharienne regroupe les langues parlées dans le sud du Sahara et le haut-Nil. Les langues niger-kordofaniennes regroupent les parlers de l'Afrique de l'ouest, du centre-ouest et du sud-est. Et les langues khoïsanides sont celles des Hottentots ou des Bochimans.

3 - Animisme, polythéisme, monothéisme

Les premiers missionnaires et les premiers colonisateurs qui découvrent les religions traditionnelles, en Afrique, comme sur les autres continents, les voient avec un oeil plein de mépris. Un peuple qu'on destine à la domination ne peut avoir qu'une pensée, et aussi une religion, inférieures. Telle est la logique dont étaient prisonniers les Européens, y compris dans le monde scientifique, et cela durera jusqu'aux années 1960. Et on appelle ces religions "animistes". On considère que les gens ne croient qu'en des âmes, qui seraient les moteurs de toutes choses. On refuse de considérer qu'ils puissent croire à des dieux. On fait ainsi une subtile distinction avec les religions antiques qu'a connues l'Europe, en Grèce ou dans l'Empire romain, qui sont pourtant elles aussi polythéistes. En fait, au mépris du colonisateur, s'ajoute un autre mépris encore plus enfoui. Les Européens sont des hommes qui vivent dans une société avec Etat, et ils ont décidé de considérer comme absolument inférieures toutes les sociétés sans Etat, au point de ne pas leur décerner le titre de civilisation. C'est en fait pour cela qu'ils considèrent comme évoluées les religions de Grèce, ou de Mésopotamie.

Mais lorsque les décolonisations ont lieu, il devient très difficile au chercheur européen de continuer à considérer son nouveau collègue noir comme un être inférieur. Bien des sciences doivent faire peau neuve. Des tonnes d'études au fond raciste sont mises à la poubelle. Sur le plan de la religion, on commence à comprendre que le bel échafaudage qu'on avait fabriqué ne tient pas. En ouvrant les yeux, on découvre que les sociétés qu'on avait classées "animistes" sont capables de croire en des dieux, y compris un dieu créateur du monde. On se rend compte que les sociétés polythéistes croient aussi en l'existence d'esprits ou d'âmes animant les objets de la nature. On commence à réaliser qu'il n'y a aucune supériorité d'une religion sur une autre, que chacune peut être le fait de peuples tous aussi humains les uns que les autres.

Une différence entre les religions polythéistes et le monothéisme a une grande importance. Les religions polythéistes sont des religions locales. Les dieux "opèrent" sur une région précise, limitée. Au-delà, il existe d'autres dieux. Et on conçoit tout à fait de changer de dieux si l'on doit voyager. On se met en quelque sorte sous la protection des dieux du lieu où l'on se trouve. Les religions monothéistes sont par contre prêtes à avoir une portée universelle. Le fait que l'on a maintenant affaire à un dieu unique le rend apte à être admis par tous les hommes. Le Christianisme, qui est une modification du Judaïsme des Hébreux, se répand comme religion universelle dans une partie du monde préalablement unifiée, l'Empire romain, dans les premiers siècles après JC.

Les chrétiens envoient en Afrique des missionnaires à de nombreuses reprises. Vers 330, ils convertissent le roi des rois du royaume d'Aksoum, dans l'actuelle Ethiopie. Cette méthode devient une règle. On cherche à convertir le roi et les élites, après quoi on considère que les populations suivront forcément. C'est l'existence de l'Etat qui rend si facile cette méthode de conversion, en réalité basée sur la contrainte. Dans les faits, les princes se soucient peu des croyances populaires. Le seul point qui les intéresse est que la population continue d'obéir, et de trimer, de produire les richesses dont ils vivent et profitent. Les peuples ont longtemps conservé leurs vieilles religions polythéistes, on le voit jusque dans la Bible qui dit bien du mal du peuple juif, qui retourne régulièrement à ses anciennes croyances tant qu'il n'est pas soumis à un Etat.

Le Judaïsme, lui, ne se développe guère en Afrique. Les rares communautés juives d'Afrique du nord sont persécutées, tout comme celles du Moyen-orient, par les empereurs romains. Quant à la communauté juive éthiopienne, elle se retrouve coupée de ses coreligionnaires, avec le développement de l'Islam, à partir des années 750 après JC. Les Falasha, Juifs noirs, deviennent un véritable musée vivant, pratiquant les rites juifs les plus anciens. La majorité d'entre eux, une trentaine de milliers, rejoint le territoire d'Israël dans les années 1980.

L'Islam réussit par contre à pénétrer largement en Afrique. On trouve souvent comme explication le fait que l'Islam correspondrait mieux à la vie communautaire africaine. Mais la vie des premiers Chrétiens ou des anciens Juifs n'est guère différente et elle est tout aussi communautaire. Ce sont des peuples très proches, voire identiques, les Sémites, qui sont les inventeurs des trois religions monothéistes. Une explication plausible de la réussite de l'Islam en Afrique nous est donnée par la chronologie, et aussi par la géographie politique du continent. L'Islam apparaît en 632, alors même que sont en train de se constituer dans le continent noir des Etats et des royaumes. Il n'est pas interdit de penser que la pénétration d'une religion monothéiste comme l'Islam a été grandement facilitée par l'existence de ces premiers Etats. Auparavant, les peuples parviennent mieux à résister à l'arrivée d'une nouvelle religion, et en général à l'arrivée d'occupants ou de conquérants quels qu'ils soient.

4 - Les mutilations sexuelles et la place de la femme

Dans toutes les sociétés traditionnelles, et en Afrique aussi, on trouve des rites qui marquent les différents âges de la vie. L'un d'eux, essentiel, est le passage à l'âge adulte. L'homme, la femme, ne se contente pas de devenir adulte. Certes, la femme voit ses règles apparaître et prendre leur rythme, indiquant la capacité de procréer. Mais la société éprouve le besoin de dire les choses : "maintenant tu es une femme". En disant cela, elle dit plus encore, elle ajoute un contenu aussi important qui provient de la manière de le dire, des gestes, de qui mène la cérémonie, etc. On indique une place dans la société, une place par rapport aux autres, enfants, couple, autres hommes et autres femmes. Une pratique répandue en Afrique consiste à marquer ce passage au monde adulte par des mutilations sexuelles : la circoncision des garçons, l'excision des filles.

Ces pratiques datent de bien avant l'Islam, même si certains chefs islamiques la revendiquent. La religion juive a établi la circoncision des garçons, comme signe de l'alliance du peuple juif avec son Dieu. Mais la circoncision existe avant le Judaïsme aussi. Circoncision et excision font en fait partie d'une tradition très répandue qui consiste à retirer un morceau de chair, qui peut être pris aussi dans l'oreille, ou sur le dos, y laissant une cicatrice définitive. Seulement, procéder à l'ablation du clitoris de la femme n'est pas équivalent à retirer le prépuce de la verge de l'homme. Ce repli de peau qui recouvre le gland de la verge, lorsqu'il est retiré dans l'opération de circoncision, ne change rien à la sexualité, voire donne peut-être dans certains cas à l'homme une plus grande sensibilité dans l'acte sexuel. Au contraire, le clitoris, petit organe de un à trois centimètres au sommet des lèvres du vagin de la femme, est lui, extrêmement sensible, et son excision limite fortement le plaisir de la femme. Il y a donc une dissymétrie entre les deux pratiques. Et il est évident qu'il faut l'attribuer à la situation de domination des hommes sur les femmes dans toutes les sociétés qui procèdent à cette pratique.

On trouve par exemple chez les Pitjentara d'Australie une pratique étonnante, la subincision de la verge chez l'homme. Le pénis est fendu par dessous sur toute sa longueur, l'homme saigne, comme une femme, et son sexe s'ouvre définitivement, comme celui de la femme. Il semble qu'existe dans cette mutilation sexuelle la volonté d'acquérir des caractères de l'autre sexe, de rechercher une complémentarité par une opération qui a valeur de symbole. Clastres donne une explication de la torture et des mutilations dans les sociétés primitives, à

partir de son observation des Guarani d'Amérique du sud. *"D'une tribu à l'autre, d'une région à l'autre, les techniques, les moyens, les buts explicitement affirmés de la cruauté diffèrent ; mais la fin reste la même : il faut faire souffrir (...) Chez les fameux Mbaya-Guaycuru du Chaco paraguayen, les jeunes gens en âge d'être admis dans la classe des guerriers devaient aussi passer par l'épreuve de la souffrance. A l'aide d'un os de jaguar aiguisé, on leur transperçait le pénis et d'autres parties du corps. Le prix de l'initiation, c'était, là aussi, le silence"* (Clastres 1974). Pour lui, la tête et le corps sont alors marqués, imprimés d'un devoir de mémoire : *"Il s'agit de ne pas perdre la mémoire du secret confié par la tribu (...) La marque dit assurément leur appartenance au groupe : "Tu es des nôtres, et tu ne l'oublieras pas". La portée de ce message ne se comprend que si on sait que ces sociétés sont sans Etat, et qu'elles ne veulent pas d'Etat, et pas de ses inégalités entre les hommes". "La loi, inscrite sur les corps, dit le refus de la société primitive de courir le risque de la division, le risque d'un pouvoir séparé d'elle-même, d'un pouvoir qui lui échapperait. La loi primitive, cruellement enseignée, est une interdiction d'inégalité dont chacun se souviendra". "La loi qu'ils apprennent dans la douleur, insiste Clastres, c'est la loi de la société primitive qui dit à chacun : Tu ne vauds pas moins qu'un autre, tu ne vauds pas plus qu'un autre"*.

Circoncision et excision conservent une petite partie de cette idée d'origine. Et un certain nombre de gens répètent qu'abandonner l'excision serait tourner le dos à leur culture. Mais aucune culture n'est figée. L'excision est devenue de toute évidence un reflet d'une marque de domination des hommes sur les femmes. Et qu'il se trouve des femmes pour la défendre ne change rien à cette réalité. Evidemment, il ne suffit pas de gommer ce reflet pour changer la domination elle-même. Mais il est juste de poser le problème de l'abandon de cette pratique et de chercher à lutter contre les partisans de son maintien. Un problème existe cependant, c'est la tendance répandue en Occident à considérer ce genre de pratique comme un reste barbare chez un peuple lui-même primaire. Cette vision est un reste réel de la supériorité de l'ancien colonisateur sur les colonisés.

En 1999, le gouvernement du Sénégal décide de rendre illégal la pratique de l'excision. Immédiatement Tidjanes Thierno Montaga Tall, dirigeant de la plus puissante confrérie musulmane du pays, s'insurge et affirme que l'excision est une "obligation" pour les musulmans : *"l'excision n'a causé à notre connaissance, a-t-il ajouté, aucun préjudice, ni du point de vue psychologique ni du point de vue physiologique"*. Ce chef religieux n'a pas "connaissance" des fillettes qui peuvent mourir de cette pratique, qui consiste à déchirer avec un couteau une partie de l'organe sexuel féminin, le clitoris, ce qui de plus supprime une possibilité de plaisir sexuel chez la femme adulte. Il est probable que livrée à elle-même, la loi de l'Etat ne soit qu'un moyen pour le gouvernement de parader dans les instances internationales sur son soi-disant caractère progressif. Dans un domaine comme celui-là, il ne suffit pas de dénoncer ou de condamner. Il faut aussi savoir qui parle, et en face de qui. On ne peut pas vouloir vraiment l'émancipation de la femme africaine si on ne veut pas pleinement dans le même temps l'émancipation de tous les Africains, et la fin de toutes les formes de domination. Il est frappant de voir à quel point repose sur les femmes la grosse majorité du travail humain qui pèse sur le continent, tout comme en Asie ou en Amérique latine. Elles ont un rôle indispensable à tenir dans cette émancipation.

5 - L'apparition de l'Etat en Afrique

Les Bochimans ont conservé jusqu'à nos jours un mode de gouvernement sans Etat. Mais c'est l'ensemble de l'humanité qui, à l'origine, se gouverne de manière intégralement démocratique, sans Etat. Le gouvernement est constitué de l'assemblée de toute la population, par groupes de quelques dizaines, et les décisions sont prises au vu et au su de tout le monde. Les décisions importantes sont prises à l'unanimité, sans léser personne, et cela est possible parce qu'il n'y a pas de contradictions fondamentales d'intérêts dans la société. On a retrouvé des preuves de cet ancien fonctionnement aux quatre coins du monde.

En Afrique, l'Etat apparaît en Egypte vers 2 700 ans avant JC. L'Etat égyptien est bien connu. Il organise en fait une série de villes et de villages tout au long du Nil. L'invention en revient aux cités-Etats de Mésopotamie, l'actuel Irak, où il existait depuis 13 siècles déjà, puisqu'il était apparu vers 4000 avant JC. L'Etat égyptien, comme celui de Mésopotamie, reste longtemps une exception, aussi bien en Afrique que sur l'ensemble de la Terre. D'autres Etats n'apparaîtront que vers 1600 avant JC en Europe et en Asie, vers 1200 avant JC aux Amériques. Comme dans la plupart des régions du monde, les peuples d'Afrique ne veulent pas de l'Etat. L'Etat égyptien et ses suites restent isolés pendant 2500 ans. Les peuples préfèrent la liberté. C'est par la ruse ou par la force que certains vont réussir à leur passer autour du cou les chaînes de l'Etat.

L'Etat permet en Mésopotamie et en Egypte de mobiliser des masses de main-d'oeuvre considérables, de réaliser des travaux d'ampleur régionale comme les systèmes d'irrigation. Mais une fois apparu, il se révèle un cancer bien difficile à défaire. Il reste constamment accroché aux couches privilégiées, les aide à entretenir et à perpétuer leurs privilèges. L'Etat devient de plus en plus perfectionné à travers les âges, trouve des formes qui ont été appelées démocratiques, et qu'on nous présente comme le fin du fin du gouvernement des hommes. L'Etat le plus démocratique du monde n'est vraiment démocratique que pour sa classe sociale exploiteuse, ses privilégiés. Il leur permet une entière et libre expression, l'élection démocratique en son sein. Mais partout et toujours, il reste fondamentalement dictatorial vis-à-vis des couches populaires dont l'exploitation engraisse les couches supérieures. Aucun pays démocratique ne donne par exemple de droit de vote à ses immigrés. Et lorsqu'il donne ce droit à ses ouvriers, il s'arrange pour faire en sorte qu'aucun ouvrier simple, restant proche de la population, ne se retrouve jamais élu. Les droits de l'homme rédigés par la révolution française étaient eux aussi des droits sélectifs, et ils excluaient les femmes, les étrangers, et les esclaves, qui existaient encore.

Après l'Etat égyptien, un Etat apparaît dans l'actuel Soudan, vers 300 avant JC, le royaume de Méroé. La ville était un centre de la métallurgie du fer, et faisait partie de l'ancien Etat égyptien, dont elle se sépare. Des nationalistes africains parlent fièrement de cet Etat, dont ils font le premier Etat africain. Ils ne font que singer les intellectuels occidentaux pour qui l'humanité n'est civilisée qu'à partir du moment où elle dispose de rois, de palais, d'armée, de serviteurs et d'esclaves. Une étude objective nous montre que les hommes ont parfaitement su se civiliser, vivre en société harmonieuse et de manière égalitaire, sans Etat. C'est au contraire avec l'apparition de l'Etat que bien des problèmes sociaux sont apparus, et sont restés insolubles.

Le sentiment de supériorité des pays riches aveugle tellement ses propres historiens qu'il existe peu d'études sur la manière dont les hommes se gouvernent dans les sociétés sans Etat. L'Afrique est peut-être la région au monde où ce mode de gouvernement, le seul qui soit entièrement démocratique, a duré jusqu'à la période la plus récente, sur les territoires les plus vastes, et dans les situations les plus variées. Des peuples sans Etat et n'ayant non plus jamais été dominés par un Etat, il en subsiste encore quelques-uns en Afrique. Des ethnologues actuels les appellent "acéphales", ce qui signifie "sans tête", ce qui n'est pas vrai et contient encore une connotation méprisante. *"Ainsi sont par exemple les Lélé des bords du Kasai, les Mongo qui vivent dans les clairières de la forêt congolaise, les Ngombe de la même région, qui ne connaissent aucune institution générale mais aussi les Kissi de Guinée, les Toma, Guerzé, Baoulé de Côte d'Ivoire, les Ibo et Ibibio du delta nigérien ou encore des Tallensi du Ghana"*. (Stamm 1993). De nombreux peuples qui ont dépassé le stade de l'agriculture, ont choisi de maintenir leur société hors de l'Etat : *"Agriculteurs encore et n'ayant pas constitué d'Etats : les Gagou, Guro, Beté de Côte d'Ivoire, les Toma, Kpelle, Dan du Libéria, les Kisi de Guinée"* (Stamm 1993).

Missionnaires chrétiens et guerriers islamiques jouent un grand rôle dans la construction et l'extension de l'Etat en Afrique. Si on laisse de côté l'histoire particulière de l'Egypte des pharaons, le premier royaume africain qui se constitue est le royaume d'Aksoum,

en Ethiopie, vers l'an 300, et c'est un royaume chrétien. Ensuite, on voit vers le 6ème siècle des Etats africains commencer à se former, presque toujours dans les régions de savanes, parmi les agriculteurs. Ces Etats restent minoritaires, changeants, peu stables. C'est l'Islam qui en fait des Etats plus solides, plus grands, et aussi plus durs.

Les Etats africains ont été créés soit de manière interne, par différenciation sociale sur place, soit encore par invasion, un autre peuple imposant une obéissance par la force. Dans le premier cas, c'est presque toujours à l'occasion d'un fort développement de l'économie, d'un accroissement rapide de la richesse que l'Etat apparaît. Dans l'ouest africain, c'est autour des points d'arrivée des grandes pistes commerciales qui traversent le Sahara que se forment des Etats : les empires du Ghana (7ème-11ème siècle), du Mali (13ème-17ème siècle), du Shongaï (nord du Mali, 15ème-17ème siècles) et Kanem-Bornou (Tchad 8ème-19ème siècles). Dans l'immense région Bantou, de grands Etats naissent aussi du commerce longue distance, ou autour des mines de métal : au Shaba (Sud du Zaïre, 8ème siècle) et plus tard au Congo (14ème-15ème siècles). Au sud de l'Afrique, les Ngouni (futurs Zoulou), des Bantou agriculteurs et éleveurs créent des chefferies, qui se multiplient par division selon la lignée paternelle. Dans la région des grands lacs (13ème-14ème siècles), c'est la rencontre d'éleveurs et d'agriculteurs qui est à l'origine de l'apparition de l'Etat. Les éleveurs se retrouvant "naturellement" en situation favorable, bons guerriers, n'étant pas attachés à une terre, ils sont tentés de profiter du travail des paysans, qui ont du mal à protéger leurs villages et se retrouvent "naturellement" aussi sur la défensive. Les éleveurs peuvent faire d'eux des serfs, des esclaves, ou conclure une alliance avec eux en les obligeant à payer un impôt. Dans tous les cas, les plus riches, les plus favorisés par le hasard de l'évolution économique, ou de la géographie, s'imposent à de moins favorisés. Quelle que soit la forme choisie, une division sociale se forme. Un Etat, un appareil garantissant par la force cette nouvelle situation, est nécessaire, dans l'intérêt des privilégiés.

Dans presque tous les cas, ces nouveaux Etats africains vont faire appel à l'Islam comme support idéologique à leur mise en place. Le nouveau roi ne se gêne pas d'utiliser cette religion pour se présenter comme un envoyé de Dieu parmi les hommes. Et il commence alors à imposer sa religion au peuple, désormais soumis. Les mythes de la terre et des ancêtres reculent. Les ancêtres qu'il faut vénérer maintenant sont le roi, sa famille, et sa prétendue famille divine. Cette transformation de la religion au moment où l'Etat apparaît n'est pas propre à l'Afrique. Partout où des Etats sont mis en place, la religion subit cette transformation. De moyen de comprendre le monde et les rapports des hommes avec lui, elle devient un moyen d'expliquer la domination sur la majorité des hommes par quelques-uns, dont on fait des dieux ou des demi-dieux. La religion se met aussi à appartenir à des spécialistes, payés pour cela, des prêtres, qui sont l'un des piliers de l'Etat. Dans certains cas, le roi est lui-même un prêtre. Enfin, les dieux deviennent plus durs, il faut leur obéir plus strictement, et c'est évidemment un reflet des nouvelles règles de comportement en société. S'il y a une particularité dans le cas de l'Afrique, c'est dans le fait que la plupart des dirigeants qui imposent les nouveaux Etats choisissent toujours l'Islam, se copiant les uns les autres, comme nouvelle religion d'Etat.

Il existe une mode parmi les intellectuels nationalistes africains consistant à chercher un motif de fierté dans la naissance des Etats africains. Les peuples africains sont donc capables de créer leur propre Etat. La belle affaire ! Ce point de vue qui a en apparence une résonance libérale, et semble dire que les esclaves n'ont pas toujours été esclaves, n'est en réalité qu'un point de vue de maître. Que ces paroles soient prononcées par des Noirs ne change rien à l'affaire. Car les Etats, tous les Etats du monde, se sont bâtis sur l'esclavage. L'esclavage a été la première forme d'exploitation à grande échelle de l'homme par l'homme. Alors, effectivement, l'Afrique a connu la naissance d'Etats fondés par des Africains. Mais tous ces Etats se sont comportés vis-à-vis de leur propre population d'une manière odieuse. On sait aujourd'hui que le commerce des esclaves interne à l'Afrique elle-même a été au total du même ordre de grandeur que celui largement plus dénoncé des esclaves à destination des Amériques. Entre le 8ème siècle, période de naissance des premiers Etats, et le 19ème siècle,

cet esclavage, à destination de l'Afrique du nord, du Moyen-orient, et de l'Inde et l'Insulinde, se réalise par le biais des affairistes et des marchands d'esclaves soutenus par leurs Etats. Les réseaux traversaient le Sahara et la corne de l'Afrique. Ils ont transporté au total 8 millions d'esclaves. Ce chiffre signifie pour l'Afrique des conséquences aussi catastrophiques que les 10 ou au pire 14 millions d'esclaves transatlantiques. Si l'Afrique a un motif de fierté, et un motif d'étude et de recherche pour la société de l'avenir, qui sera une société sans Etat, c'est en regardant plutôt la richesse de ses sociétés libres.

6 - L'Islam en Afrique, une pénétration étatique

Les jeunes Etats africains apparus vers 600 après JC commencent vite à intéresser les grandes puissances de l'époque. D'abord par le biais du commerce, au 6ème siècle, des chrétiens orthodoxes convertissent les royaumes noirs de Nobatia et Maqura (actuel Soudan). Ce succès reste limité. Vers 700 après JC, l'Islam a conquis tout le nord de l'Afrique, et rend le reste du continent fermé à d'autres influences.

L'Islam est une religion conquérante. Au départ, il s'adresse au peuple arabe, en Arabie, à une époque où il n'y a pas d'Etat. Puis il conquiert par la guerre l'Afrique du Nord. La religion de Mahomet est plus qu'une religion, et va gagner ainsi bien d'autres peuples que les Arabes. Elle propose d'organiser la société au moyen d'un Etat religieux. Les chefs sont les chefs religieux et les principes ceux de la religion musulmane. L'Islam apporte la foi en un dieu unique, mais en même temps la mise en place d'une force violente au coeur de la société : un Etat. Sa morale et ses principes, la religion musulmane prétend les apporter comme si les populations étaient jusque-là sans principes ou se comportaient en sauvages. Or, c'est faux. Les hommes sont civilisés, ont toute une culture depuis qu'ils ont appris à vivre en société, depuis des dizaines de millénaires. L'Etat oblige à un devoir d'obéissance à un seul homme ou à un petit groupe d'hommes, qui se placent au-dessus des autres. Ce changement considérable dans la vie des hommes, ceux qui en deviennent les profiteurs et les privilégiés ont besoin d'utiliser la religion pour le justifier. C'est pour cela qu'ils disent apporter morale et organisation sociale. Ils apportent domination et soumission, exploitation et esclavage, guerres de conquêtes et réactions de revanches, toutes choses qui n'existaient pas, en tout cas pas à cette échelle dans les sociétés sans Etat.

Lorsque les Arabes porteurs de l'Islam s'installent en Afrique du nord, les Berbères qui s'y trouvent sont obligés de se réfugier vers l'intérieur, sur les montagnes. Puis l'Islam avance vite le long de la côte orientale de l'Afrique. Les Arabes y font le commerce de l'ivoire, de l'or venant du Zimbabwe, et des esclaves. Des cités-Etats comme Kilwa, future Zanzibar, contrôlent les routes de l'intérieur. Le métissage d'Arabes et d'Africains crée le Swahili. L'Islam avance aussi au sud du Sahara, en créant de nouvelles routes commerciales, en fondant des établissements de commerce, des comptoirs dans les ports. En 1053, des moines soldats musulmans, les Almoravides, venus du Maroc, attaquent en direction du Ghana, réputé pour l'or qu'il commerce. Ils mettront 21 ans pour venir à bout du royaume qui s'y trouve alors. Ils détruisent le Ghana, convertissent ses populations Sarakolé, Toucouleur et Soninké, et ils établissent l'Empire du Mali. Mais les Almoravides, comme les chrétiens, ne réussissent qu'à islamiser les castes les plus élevées de la population. Le petit peuple garde ses croyances. Au nord-est du Tchad, un empire, le Kanem-Bornou, est établi cette fois sur le commerce des esclaves, qui sont revendus au Maghreb. Le roi Humé (Oumé 1085-1097) choisit de se convertir à l'Islam tout simplement pour faciliter ses relations avec ses riches clients arabes qui sont musulmans. Entre Niger et Tchad, on trouve des cités-Etats : les Haoussa. Ces villes sont islamisées au 14ème siècle, mais là encore le peuple, qui vit et travaille à la campagne, reste polythéiste.

Bientôt, la nouvelle religion musulmane devient à la mode parmi les couches dirigeantes des Etats africains. On les voit prendre l'initiative de se convertir. Au début du 11ème siècle, le chef de la famille des Keita, dans l'Empire du Mali, fait le pèlerinage à la

Mecque, et en revient en s'étant attribué le titre de Sultan. Les rois africains sont tentés de reproduire ce que tous les rois avaient dû faire avant eux, chercher dans la fondation d'une nouvelle religion une légitimité à leur emprise sur le peuple. Qu'imaginer de mieux pour l'époque qu'un lointain voyage jusqu'à la Mecque, qui paraît pour les pauvres paysans comme le royaume des dieux ? Vers 1320, Kanka (ou Mansa) Moussa, dans la même région, organise un autre pèlerinage d'un faste incroyable, qu'il utilise cette fois pour asseoir son autorité auprès des autres rois. Il y va à dos de chameaux, avec *"80 charges de poudre d'or, pesant chacune 3 quintaux"*, mais aussi *"12 000 jeunes esclaves pour porter ses effets, revêtus de tuniques de brocart et de soie du Yémen"*. Le développement du commerce agrandit son Etat. Mais au début du 15^{ème} siècle, ce véritable empire commence à reculer. Vers 1500, un général d'origine Soninke, Mohamed Toure, fixe sa capitale à Tombouctou, étend son empire vers le Sénégal, et reprend la pratique maintenant rodée du pèlerinage de la Mecque. Il en revient avec un titre de Calife. Comme chaque fois, on donne au peuple soumis l'illusion que le roi a reçu la bénédiction des dieux, que c'est elle qui est à la base de l'autorité qu'il faut accepter.

Une fois les Etats mis en place, la suite de l'histoire n'est plus que renversements et conquêtes de pouvoir d'Etats, extensions de ceux-ci, accroissement des conflits guerriers donc, sans que fondamentalement rien ne change, si ce n'est en pire, pour ce qui est du sort des populations soumises. Tous les chefs d'Etat ne choisissent pas forcément l'Islam. Certains préfèrent conserver la religion polythéiste traditionnelle. Mais dans ce cas aussi, la vieille religion primitive est modifiée. On ajoute ou on modifie les anciennes croyances de manière à intégrer l'idée que le nouveau pouvoir a une légitimité tirée des dieux. *"Là où existe une royauté se rencontrent des mythes relatifs aux fondateurs des dynasties"* (Stamm). Dans la boucle du Niger, deux royaumes frères Mossi, dont les origines remontent peut-être au 11^{ème} siècle, sont mis en place au 16^{ème} siècle. Les Mossi sont des agriculteurs, et leur religion polythéiste est dominée par la célébration des morts. Celle-ci se fait simplement au sein de la famille. Ils résistent farouchement aux tentatives d'islamisation.

Exemple particulier d'Etat qui reste semi-démocratique, les Ashanti, qui refusent l'Islam. Le chef de Kumasi réussit à unifier les chefferies de la Côte d'Or (Ghana), dans le but de faire face à la puissance commerciale des Etats voisins sur la côte. Une cérémonie a lieu, où le grand prêtre Okomfo Anokye (Anotchi) fait descendre du ciel un siège d'or jusqu'aux genoux de Oséi Toutou, qui sera le fondateur du nouvel Etat. Ce gouvernement est une démocratie pour les chefs qui se réunissent en conseil et choisissent le roi. La religion conserve un personnage féminin Ohema, qui a en charge les questions de généalogie. Ce système rarissime s'approche d'une relative démocratie. Il dure jusqu'en 1900, et connaît l'élection de 13 rois. Les tentatives de pouvoir autoritaire n'ont pas manqué, mais elles finissent chaque fois par une scission et la création d'Etats indépendants, ainsi la princesse Poku crée le royaume de Baoulé (en Côte d'Ivoire actuelle). Finalement, l'affrontement avec la puissance anglaise sonne le glas du gouvernement Ashanti en 1874. Les colonisateurs ne font pas dans la dentelle. L'anglais Sir Garnet Wolseley marche sur Kofi Karikari avec 6 bataillons, soutenus par 5 000 africains recrutés, et 10 000 porteurs.

Au 18^{ème} et au 19^{ème} siècle, on assiste à l'instauration d'une nouvelle série d'Etats au nom de l'Islam en Afrique. D'abord, ce sont les Toucouleur, dans le Fouta-Toro, liés aux confréries Quadrilla et Tidjanes du Maghreb et de Mauritanie, qui convertissent les Wolof du Sénégal. Puis, une véritable vague d'Etats islamiques est entreprise par les Peuls. Ce peuple est présent sur une large bande de territoire dans une zone située entre le désert saharien, et la forêt tropicale dense, étalée d'est en ouest sur des milliers de kilomètres. Ce sont des éleveurs de zébus qui n'ont jusque-là pour autorité que des chefs dirigeant quelques familles. Nomades, dispersés parmi des populations sédentaires, et exploités par elles, ils ont poussé très loin les techniques d'élevage, inventant même leur moyen de vaccination contre la peste bovine. L'Islam, reprenant une forte activité politique et militaire, les convertit massivement au 17^{ème} siècle et au 18^{ème} siècle, et en fait des conquérants guerriers.

Dirigés par de véritables guerriers-religieux-lettrés, les Peuls se lancent, au nom de l'Islam, dans la conquête et la domination des peuples voisins. De véritables guerres saintes sont lancées par Karamoko Alfa en Guinée, Usman Fodio au Nigeria, Sekou Ahmadou et El Hadj Omar au Mali. Le Peul Usman dan Fodio, précepteur du fils du roi du Gobir (au sud de l'Aïr, lui-même au sud du Sahara) s'insurge contre le fait que seules les villes sont musulmanes. Il déclare la guerre sainte, le djihad, engageant tous les Peuls, souvent alliés des paysans hausa, contre les infidèles des dynasties et de l'aristocratie hausa. Officiellement, il s'agit donc de guerre de religion. En réalité, c'est une véritable guerre de classes qui commence, où les commerçants lettrés peuls s'appuient sur les couches les plus défavorisées (paysans hausa et bergers peuls) pour abattre le pouvoir des anciens féodaux propriétaires des terres. Les Peuls reprennent la vieille technique guerrière des premiers musulmans Arabes conquérant leur empire, la razzia, l'attaque surprise. Les non-Peuls sont capturés. Les Peuls organisent la société en maintenant dans la division les diverses communautés soumises et en utilisant leurs spécialités techniques. Ils continuent de pratiquer l'élevage, mais se sédentarisent pour la grande majorité. Ils conservent pour eux l'activité qu'ils considèrent la plus noble, l'élevage, qui est de fait plus productive, et font faire les travaux agricoles par leurs prisonniers. Les Peuls instaurent un vaste ensemble étatique qu'ils dirigent en Guinée, au Mali, au Nigeria-Cameroun. Sokoto devient la capitale politique et religieuse et le siège du Commandeur des croyants. Cet immense espace va ensuite s'effriter politiquement, mais la religion musulmane reste, sorte de religion d'Etat qui seule unit toute la zone.

Lorsqu'ils s'en prennent à des peuples polythéistes, les chefs religieux disent vouloir leur apporter la bonne foi. Mais ils s'en prennent aussi à des communautés déjà islamisées. Dans ce cas, ils trouvent une raison ou une autre pour juger que leur foi n'est pas tout à fait conforme, et les déclarent "infidèles". Il est plus difficile de faire changer de religion un peuple que de changer ses dirigeants ou de reprendre son Etat en main. Les musulmans imposent l'Islam de manière publique, mais ne réussissent pas à éliminer les anciennes croyances et pratiques populaires. Le prédicateur musulman, le marabout, est utilisé par les gens du peuple comme l'était le prêtre de l'ancienne religion polythéiste. On lui attribue des pouvoirs de magie, alors que celle-ci n'existe pas, au départ, dans la religion musulmane. Usman dan Fodio, au début du 19^{ème} siècle, hurle d'indignation contre *"ces infidèles qui se disent musulmans... vénèrent les arbres, les honorent par des sacrifices... Prétendent connaître les choses cachées au moyen de la divination par le sable et des tableaux cabalistiques ou par la position des astres, l'évocation des génies... ceux qui, après avoir écrit les saints noms de Dieu ou les passages du Coran, les effacent avec de l'eau qu'ils recueillent"*. Fodio ne comprend pas que ces peuples sont paysans, et que la religion musulmane n'y ayant rien changé, la population a besoin de dieux qui répondent aux soucis du travail de la terre. La situation reste pratiquement inchangée aujourd'hui. L'Islam de l'Afrique noire est ce mélange, ce syncrétisme, entre religion traditionnelle polythéiste et Islam. Simplement, les prédicateurs jouent le jeu et ne se risquent pas à provoquer des désordres en contestant cette religion.

7 - Les colonisateurs européens et les Etats africains

Pendant longtemps, l'intérieur de l'Afrique n'intéresse pas les Européens. L'Afrique n'est qu'un relais sur la route des Indes, ou même du Brésil. Portugais, Espagnols, Hollandais s'intéressent seulement aux côtes, où ils établissent leurs postes, des comptoirs. C'est de manière secondaire qu'on en profite pour embarquer de l'or et des esclaves. Par contre, à partir des années 1650, la traite des Noirs en direction de l'Amérique devient une grande affaire. La demande est telle aux Amériques, pour l'agriculture du sucre, pour les mines d'or du Brésil, qu'en Afrique le prix d'achat de l'esclave noir est d'un coup multiplié par quatre. Une division sexuelle de l'esclavage se met alors en place. Vu le prix élevé de l'esclave mâle, les Africains qui s'en payaient ne peuvent plus que se rabattre sur l'achat d'esclaves femmes. Ainsi, le Nouveau Monde absorbe en moyenne deux fois plus d'esclaves masculins que de femmes, et la proportion est inversée pour l'esclavage en direction du Moyen-orient, ou de

l'Afrique elle-même, comme c'est le cas de Zanzibar, du Kenya.

C'est quelque chose comme 14 millions de Noirs qui sont envoyés, par bateau, dans des conditions ignobles, comme esclaves aux Antilles française, britannique et hollandaise, puis au 18ème siècle dans les plantations agricoles du sud des Etats-Unis. Les horreurs de ce commerce sont la base de la richesse de grands ports européens de l'Atlantique : Nantes, Bordeaux, Bristol, Liverpool. Et cet enrichissement en capitaux est la base du décollage du capitalisme moderne en Europe. Les Blancs savent qu'il vaut mieux pour eux ne pas s'occuper directement de la capture des esclaves noirs. Ils font sous-traiter cette opération par les rois et chefs noirs, qui en font leur commerce. Ils les aident en leur vendant quelques armes à feu, et de l'alcool pour affaiblir moralement les populations. Les guerres destinées à la capture d'esclaves modifient la carte des Etats. Le Dahomey se fortifie sur cette pratique. Le commerce par le Sahara devient moins intéressant, et les Etats qui en vivent déclinent. Enfin, un début de bourgeoisie noire se forme, grâce à un rapide enrichissement de certaines villes, comme au Ghana.

La révolution française de 1789 entraîne un immense soulèvement des esclaves noirs aux Antilles, soulèvement dirigé par l'ancien esclave noir Toussaint Louverture. Le problème se pose pour l'Europe de trouver une autre méthode d'exploitation. L'Angleterre, en partie pour gêner son concurrent français, prend le parti des esclaves et abolit l'esclavage la première en 1807. En fait, elle a fabriqué dans son propre pays une nouvelle classe à exploiter, pourtant "libre", la classe ouvrière. L'Europe décide d'interdire l'esclavage au Congrès de Vienne, en 1815. Le prix de l'esclave diminue de moitié en Afrique entre 1780 et 1850. Ce qui met à nouveau l'esclave mâle à la portée des acquéreurs africains. Dans les villes anglaises, puis d'Europe de l'ouest, l'ouvrier vit à cette époque dans les mêmes conditions abjectes que celles qui sont faites à l'ouvrier africain au 20ème siècle. Ses révoltes sont noyées dans le sang, avec un mépris et une violence tout aussi ignobles. L'Afrique est alors délaissée par les Etats européens.

En Afrique, seules les missions religieuses et certains affairistes continuent de s'activer. Les protestants, puis leurs concurrents catholiques (Pères du Saint-Esprit, Pères Blancs) sont les premiers et les seuls à pénétrer à l'intérieur du continent. Leur but commun est de recommencer l'opération de l'Amérique latine : christianiser le continent. Ils se rendent vite compte que ce ne sera pas facile. Aux Amériques, les missions catholiques étaient épaulées par l'action des militaires. Et pour l'instant, les Etats européens ne sont pas tentés par l'aventure. Les missionnaires doivent se contenter pendant plusieurs dizaines d'années de fonder des écoles, des services de santé. En 1862, une société d'évangélisation des colonies s'installe au Sénégal. En Guinée, les Pères du Saint Esprit jouent un grand rôle dans l'enseignement. Les Spiritains obtiennent du roi du Dahomey une déclaration de tolérance, les Allemands ont leurs Pères du Verbe divin, les Français leurs Bénédictins, les soeurs de Saint Joseph de Cluny, les Pères Blancs, les Pères du Saint Esprit, les Anglais leur société baptiste, leur Société des missions de Londres, les Allemands leur Société des missions rhénanes, les Belges leurs missions catholiques. Les missions religieuses servent d'avant-garde à la colonisation en général et aussi à la rivalité de chaque nation.

Lorsque l'Europe lance ses troupes à l'assaut du continent, les missionnaires tant catholiques (Français, Italiens) que protestants (Anglais et Allemands) les voient arriver avec satisfaction. La course pour conquérir l'intérieur du continent africain est lancée au début des années 1890. A partir de là, les conquérants de l'Islam qui opéraient seuls depuis des siècles à l'intérieur du continent africain, commencent à trouver en face d'eux des Européens. Hadj Omar Tall se heurte au Français Faidherbe alors qu'il guerroye au Sénégal. Du coup, le djihad se transforme en règlement de comptes entre la secte Quadriya à laquelle appartiennent les Peuls, et les Tidjanes qui suivent El Hadj Omar. Samori Touré, qui tente de s'installer sur le haut-Niger, est pourchassé par les Européens. Il s'enfuit vers la Volta, et finit capturé en 1898. C'est la fin des conquêtes militaires de l'Islam. La colonisation européenne, animée surtout par l'Angleterre et la France, entre en jeu et se développe rapidement en Afrique noire.

L'histoire de l'Afrique se mélange maintenant avec celle de la colonisation blanche.

Pour les Anglais et les Français, l'existence d'Etats déjà constitués est une aubaine, une très bonne affaire. Ils ne parviennent guère à s'imposer vraiment ailleurs, et finissent par abandonner à leur sort une bonne part des peuples d'Afrique qui ne sont pas soumis à un Etat. Il est trop difficile, trop coûteux de mater ces peuples libres. Par contre, ils savent trouver mille moyens de duper, de manipuler les dirigeants des Etats déjà constitués. Ici, ils jouent un Etat contre un autre, là ils font des promesses d'aide à des dirigeants. Et partout, ils récupèrent la soumission des populations à l'autorité, pour amener vers eux et vers l'Europe les profits tirés de leur travail.

Si cette colonisation a lieu maintenant, ce n'est pas que l'Europe vient de découvrir les charmes de l'Afrique. Arrivées au stade ultime du capitalisme, l'impérialisme, ces puissances éprouvent un besoin indispensable d'exporter leurs capitaux, de trouver de nouvelles sources de débouchés aux produits qu'ils fabriquent maintenant en quantité industrielle. Car les patrons du système capitaliste se refusent à augmenter les salaires de leur classe ouvrière. Il leur faut donc d'autres débouchés. Ils découvrent du même coup de nouvelles sources de matières premières, et s'en suit immédiatement une course à la concurrence pour leur contrôle. Une extension considérable des territoires colonisés se produit en deux dizaines d'années (1880-1900). Elle est grandement facilitée par l'existence des Etats déjà en place. L'histoire de la colonisation est aussi l'histoire de la récupération, par la violence ou la duperie, de la maîtrise des appareils d'Etats africains par les colons. Il suffira finalement de peu de moyens militaires et de peu de dépenses aux puissances coloniales pour mener leur entreprise.

8 - Les colonisateurs et l'utilisation de la religion

Les Européens, les Anglais comme les Français, ont un comportement très différent selon qu'ils ont affaire à des régions où règne l'Islam et qui sont toutes des régions soumises à un Etat, ou à celles où la religion est polythéiste, le plus souvent sans Etat, et qui sont encore très vastes. Dans un premier temps, animés d'un réflexe de supériorité, les colonisateurs chrétiens voient dans l'Islam le concurrent qui leur a pris les lieux saints de Jérusalem. Ils envisagent de s'opposer à l'Islam en s'appuyant sur les religions traditionnelles. Les Français essayent de mettre des codes et des obligations en conservant les rites de la religion traditionnelle. Ils ne comprennent tout simplement pas que si des populations ont choisi de vivre sans Etat, ce n'est ni par bêtise, ni par arriération, mais par choix. Cela s'avère vite une entreprise aberrante. C'est l'Etat et non la religion qui est le problème crucial. Et la tentative est vite abandonnée.

Alors, on commence à assister presque partout à une chasse à l'animisme. Comprenant que derrière la religion primitive, il y a des moeurs d'origine communiste qui subsistent, Anglais et Français n'ont qu'un objectif, la destruction de toutes ces croyances et de toutes ces pratiques. La croyance aux esprits, aux forces surnaturelles, aux dieux, à la sorcellerie, aux tabous et à la vénération des ancêtres, les rites de passage à l'âge adulte, les coutumes liées aux décès et inhumations, tout est absolument combattu. Et on cherche à ruiner l'autorité des prêtres, des prêtresses, des sorciers ou des magiciens. Au Ghana (Gold Coast), l'administration coloniale interdit le culte de Katawere, et le culte d'Aberewa. Elle oblige les Krobo à s'exiler, détruit ses sanctuaires de Kotoklo et Nadu. En Ouganda, on établit des peines de un à cinq ans de prison contre les pratiques de sorcellerie. On attaque aussi les pratiques de circoncision des adolescents, et de clitoridectomie (excision du clitoris) des jeunes filles. Dans l'est africain, le culte nyabingi va résister aux Allemands, puis aux Belges, et se transformer en immense révolte en Ouganda. Ecrasé en 1928, le culte durera quelques années encore.

Anglais et Français se comportent tout à fait autrement avec l'Islam, non par

sympathie religieuse, il n'y en a guère, mais parce que les régions où l'Islam existe sont celles où l'Etat existe aussi. La population y est soumise, divisée, exploitée. Un appareil y est tout prêt et fonctionne déjà, force armée capable de contrôler la population, tribunaux, et système de collecte d'impôts pour entretenir cet appareil. Il suffit aux colonisateurs de se placer en parasites supplémentaires, au-dessus des anciennes couches sociales privilégiées, pour profiter à peu de frais du travail de la population.

L'Islam a également préparé une uniformisation des règles, unifié des territoires, toutes choses qui ne peuvent qu'aider et améliorer le rendement du profit que les Européens attendent de leur nouvelle domination. Sur le plan économique, les Européens orientent l'économie vers l'exportation en direction de l'Europe. Routes, chemins de fer, sont construits de manière caricaturale, de l'intérieur vers les ports. La religion islamique, encore peu présente sur les côtes, prend aussi ce nouveau chemin et se renforce sur tout le littoral. Après avoir vérifié qu'ils peuvent utiliser cette religion sans risque, les colonisateurs chrétiens se lancent dans un véritable encouragement à l'Islam. Ils offrent aux chefs musulmans dociles la construction de mosquées et d'écoles, les aident dans leurs pèlerinages ou leurs voyages d'études. La Belgique, pourtant la plus hostile à l'Islam, accepte de construire des mosquées et des écoles coraniques dans l'ancien Congo belge. Ailleurs, l'administration coloniale admet des musulmans à des postes inférieurs, ce qui leur donne de nouveaux moyens de propager la religion. Les tribunaux islamiques conservent le droit de siéger.

Pour les besoins et dans l'intérêt de la grande bourgeoisie européenne, les dirigeants des Etats colonisateurs pourtant liés à la chrétienté font passer les intérêts immédiats des églises chrétiennes au second plan. S'ils ont pu être tentés de jouer la carte de la chrétienté, ils se sont vite ravisés. L'Islam a l'avantage énorme vis-à-vis de la population de ne pas être la religion du colonisateur, du maître. En cela, il les aidait à maintenir une distance qu'ils espèrent infranchissable entre les Africains colonisés et eux.

Cette solution n'a été possible que là où existe une hiérarchie religieuse islamique, et grâce à elle. Il ne serait pas envisageable pour la population d'accepter aussi facilement d'être exploitée de la part d'une couche sociale d'une autre religion. Le rôle de religion d'Etat est de faire accepter l'ordre des choses au peuple et suppose que ceux qui en tirent profit semblent obéir à des règles morales, sociales, et finalement religieuses, communes. Garder la religion islamique pour extorquer la population par l'intermédiaire et avec la complicité de la hiérarchie religieuse islamique est la solution idéale.

Les intérêts de la chrétienté vont à la longue trouver leur voie. L'Eglise catholique continue d'envoyer des missionnaires, qui accompagnent militaires et aventuriers et ouvrent la voie aux affaires coloniales. Sauf dans les régions comme l'Ethiopie, déjà christianisée de longue date, les premiers Africains évangélisés sont des gens rejetés par l'Islam, les parias, les lépreux. Les intérêts de la chrétienté finiront à la longue par gagner largement, puisque le Christianisme est aujourd'hui la première religion d'Afrique.

Dans la partie colonisée par l'Angleterre, des églises rompent très tôt avec leurs origines. L'église d'Afrique du sud, d'origine éthiopienne, se met à dévier. Elle défend les droits politiques des Africains, et préconise le progrès autonome de l'Afrique. Au Malawi, en Rhodésie du Sud, on assiste au même phénomène. L'administration coloniale réagit violemment. John Chilembwe, qui a fondé sa Province Industrial Mission au Nyasaland, est capturé et exécuté en 1915. Pour parer au risque d'extension de ces églises séparatistes, l'Eglise change de comportement. Un Christianisme "*vraiment africain*" est fabriqué à la hâte. Au Ghana, au Kenya, au Malawi, et dans les actuels Zimbabwe et Namibie, des églises dites indigènes apparaissent en pleine période coloniale. Les histoires de Jésus et Marie sont largement réadaptées. En fait, ce à quoi il faut croire importe peu. L'essentiel de l'adaptation consiste à coller aux structures étatiques en place. Par exemple, Appiah crée vers 1920 une église calquée sur le modèle de l'Etat Akan (Ghana) traditionnel. L'Eglise est elle-même organisée sur le modèle d'une hiérarchie militaire avec des chefs de division. A la tête, le chef

de l'Eglise est en même temps le roi, chef des armées, etc. Son épouse devient prophétesse. Cette église, reconnue par l'Eglise de Rome, s'intitule Musama Disco Christo. Une "Histoire générale de l'Afrique" rédigée sous les auspices de l'UNESCO (1989), la présente quasiment comme un modèle "*d'extension du christianisme en Afrique*".

9 - L'Eglise catholique à l'origine de guerres ethniques

Le cas du Rwanda, où plus d'un demi-million de gens ont été massacrés lors d'une véritable guerre ethnique en 1994, a reposé au grand jour le problème de la manière dont les Européens ont instauré leur ordre en Afrique à l'époque de la colonisation. Au moment où ces massacres ont eu lieu, les journaux européens présentent les choses d'une manière inadmissible. Les pauvres, incultes et abêtis, s'en prennent violemment les uns aux autres, disent-ils jour après jour, en raison d'une haine ancestrale qui divise les ethnies. Cette propagande est exactement celle des fascistes qui ont en réalité préparé, organisé et mené à bien de manière militaire, planifiée d'en haut, ce massacre qui n'a rien de spontané ni de populaire.

Impossible de comprendre ces événements si on ne remonte pas au moins à l'époque de l'arrivée des colonisateurs européens. Et impossible dans cette arrivée d'ignorer le rôle, absolument primordial, de l'Eglise catholique. Ce sont les impérialistes allemands qui arrivent les premiers au Rwanda, en 1890. Que trouvent-ils sur place ? Des Hutus et des Tutsis, certes. Mais pas seulement, il y a une troisième ethnie, les Twas. La société n'est absolument pas divisée par une opposition entre Hutus et Tutsis. Elle est organisée en clans, qui sont au nombre de 18. Dans chaque clan, on peut trouver des Hutus et des Tutsis. Tous parlent la même langue. S'il y a des rivalités anciennes, c'est entre clans, pas entre ethnies. C'est une famille royale tutsi qui est alors au pouvoir. Le roi et sa cour, des nobles propriétaires de terres, sont Tutsis. Mais de très nombreux chefs et sous-chefs sont Hutus.

Cet équilibre entre ethnies est volontairement bouleversé par l'oeuvre des colonisateurs européens. Leur calcul est de maîtriser le pays, la population, aux moindres frais économiques et politiques. Les grands pays européens sont tous engagés dans une gigantesque course aux colonies, qui va les voir chacun enfler leurs propriétés coloniales comme la grenouille qui devient un boeuf. Une méthode efficace est de s'appuyer sur une minorité, d'en faire des privilégiés, pour régner par son intermédiaire sur la majorité. Les Allemands choisissent les Tutsis. Ils renforcent l'autorité du roi tutsi en place, et commencent systématiquement à écarter du pouvoir les Hutus. Ils envoient à l'école les enfants tutsis et eux seuls, placent des Tutsis dans leur administration. Bref, ils créent de toute pièce la division ethnique. Après quoi, ils théorisent cette division, et se mettent à parler de "race". Les Tutsis, disent-ils, sont une race supérieure. Ils définissent le Tutsi comme "*fin et élancé*", alors que le Hutu est "*petit et trapu*". S'il arrive que la réalité ne colle pas avec cette décision, tant pis, on convient qu'on a affaire à une exception. C'est la règle qui compte.

En 1914, éclate la Première Guerre mondiale, fruit mûri, pourri même de la course des concurrents capitalistes aux colonies, une fois la planète entièrement partagée, et alors que certains, dont l'Allemagne, s'estiment lésés. Passons sur la monstrueuse boucherie de cette guerre, qui se règle essentiellement en Europe. L'Allemagne perd la guerre, donc ses colonies. La Belgique, qui a quelques troupes aux alentours du Rwanda et qui est dans la guerre du côté des vainqueurs, se voit offrir le Rwanda comme butin par les alliés Français et Anglais.

Les Belges hésitent. Le meilleur calcul est-il de s'appuyer eux aussi sur les Tutsis ? Ne sont-ils pas compromis par leur alliance avec l'Allemagne ? C'est alors que les Pères Blancs, une mission chrétienne française, interviennent. Monseigneur Class, en homme compétent des problèmes de pouvoir et du Rwanda, soutient : "*Appuyez-vous sur les Tutsis, ils sont nés pour commander, ils sont faits pour ça*". Le roi Tutsi est polythésiste, "païen" disent les chrétiens avec mépris. Les missionnaires réussissent à convertir son fils, Buttara. L'Eglise et

L'Etat belge misent tout sur Butara, l'entourent, lui apportent moyens et conseils. Butara au pouvoir, c'est l'homme de l'Eglise catholique qui est au pouvoir. Immédiatement, les Rwandais se convertissent par milliers. L'Eglise parle d'une "tornade des conversions". Des pauvres se convertissent, croyant rallier la religion la mieux placée pour les aider à vivre et espérer. Les riches, les propriétaires de terres, se convertissent aussi. Et cela se traduit par une formidable accumulation de richesses par l'Eglise du Rwanda. Elle devient, et elle est toujours, la première puissance du pays après l'Etat lui-même, qu'il s'agisse des emplois qu'elle procure, des terres et des biens qu'elle possède. En clair, la structure et la position de l'Eglise dans un pays comme le Rwanda à la veille du 21ème siècle, sont comparables à ce qu'elles étaient en France avant la révolution française.

En 1931, la Belgique, poursuivant sa logique de fabrication d'une élite par le jeu d'une ethnie contre une autre, impose la mise en place de cartes d'identité, où il faut désormais indiquer noir sur blanc la mention Hutu ou Tutsi. Pendant des décennies, les Hutus sont écartés, méprisés, refoulés de la société. Le monde continue d'évoluer. Une seconde guerre mondiale a lieu, en 1939-45, copie du conflit de 14-18, mais aussi son dépassement. Cette fois, le conflit s'ouvre géographiquement aux quatre coins du monde. Les peuples des colonies voient au combat ces Européens qui se présentaient à eux depuis des dizaines d'années comme des dieux invincibles. Les dieux montrent leurs faiblesses, leurs contradictions, leur lâcheté, leur égoïsme. L'Allemagne perd la guerre, une nouvelle fois. La France est un moment littéralement rayée de la carte, se retrouve limitée à son seul empire colonial, et ne tient que par lui. L'Angleterre s'en sort épuisée, et devient débitrice d'un nouveau dieu qui monte, le roi dollar.

Dès la fin de la guerre, les colonies se soulèvent, réclament l'indépendance. En 1945-1947 à Madagascar, en Algérie, en Inde, on leur répond par des massacres d'une violence inouïe, avec plusieurs dizaines de milliers de morts chaque fois. Mais les Européens n'ont plus l'autorité divine qu'ils avaient. Les populations comprennent qu'il ne suffit pas de hurler ses droits pour les obtenir, qu'il faut s'organiser pour combattre. Et l'Europe assiste, impuissante, à la montée de cette force nouvelle. Tous les dirigeants savent que leur heure est comptée. Le problème est de savoir partir, "décoloniser" au meilleur prix. L'Eglise, en organisation expérimentée du pouvoir et surtout des changements de pouvoir, prépare aussi sa sortie, ou plutôt son maintien, sous la forme d'évêques noirs et africains. Les capitalistes réfléchissent aux moyens, domination économique par le biais d'une dette, avance technologique, par lesquels ils pourront garder un avantage lorsque les Etats auront acquis leur indépendance politique. Les politiciens européens se préparent à former et mettre en place des hommes fidèles et souples à la tête des gouvernements.

Au Rwanda, l'Eglise prend une décision étonnante. Les Tutsis privilégiés depuis des dizaines d'années maintenant sont moins nombreux que les Hutus. Si l'on veut faire semblant d'accorder quelque chose avec l'indépendance, et si l'on ne veut pas provoquer une révolte de la population hutue nombreuse et opprimée, il faut lui donner quelque chose. Mais quoi ? Des strapontins au pouvoir ? Il est peu probable que cela suffise. Et l'animosité entretenue depuis si longtemps entre Hutus et Tutsis rend difficile cette solution. Garder les Tutsis au pouvoir ? On risque l'explosion sociale. L'Eglise et le pouvoir colonial étant liés à eux, il n'y aurait plus d'autorité à opposer pour tenter de rétablir l'ordre. Le risque existe dans ces conditions, que les gens, révoltés, prennent des gouvernants en leur propre sein, d'en bas, parmi les petits. Pour les dirigeants de l'Eglise, c'est la pire des choses, c'est le mal sur terre, c'est du communisme, comme on l'a vu dans la Commune de Paris en 1871, dans la Révolution russe en 1917, dans la Révolution chinoise de 1949.

L'Eglise décide alors de garder sa vieille méthode de s'appuyer sur une ethnie contre une autre, mais en inversant les rôles. Elle choisit de jouer maintenant les Hutus contre les Tutsis. Beau cynisme ! Mais facile à déguiser en volonté démocratique ! Evidemment, cela pose mille problèmes, de conscience, de liens trahis, de privilèges abandonnés, etc. L'Eglise peut toujours trouver une solution pour ces problèmes secondaires. Et l'Eglise trouve. Ele

envoie une nouvelle génération de missionnaires venus d'Europe. Ceux-ci s'appuient sur les Hutus, au nom de la démocratie. En réalité, le poison raciste entre Hutus et Tutsis est injecté à haute dose. Monseigneur Perraudin, futur archevêque du Rwanda indépendant, déclare : *"L'Eglise n'est pas pour une race plutôt que pour une autre, l'Eglise est pour toutes les races qu'elle embrasse d'un égal amour et d'un égal dévouement. Mais dans notre Rwanda, les différences et les inégalités sociales sont pour une grande part liées aux différences de race, en ce sens que les richesses d'une part et les pouvoirs politique et judiciaire d'autre part sont en réalité et dans des proportions considérables entre les mains d'une même race"*. C'est un véritable appel à la haine lancé aux Hutus qui ne possèdent rien, contre les Tutsis, "race" des privilégiés. Aux élections qui se préparent, l'Eglise et l'Etat belge prennent le parti des Hutus. Il est évidemment vainqueur.

Le nouveau pouvoir continue à gouverner comme les colonisateurs européens le lui ont longuement et uniquement appris, en jouant sur la haine ethnique. C'est un moyen de gouvernement qui coûte peu cher. Inutile de satisfaire les revendications populaires, il suffit d'accuser tel ou tel. Pour rendre crédible les accusations, on organise des représailles. C'est ainsi qu'à chaque période de difficulté pour le gouvernement, on assiste à des tueries contre les Tutsis. Ce système de gouvernement, porté à un degré extrême abouti à l'idée folle d'en finir avec *tous* les Tutsis. C'est ainsi qu'ont lieu les événements terribles de 1994. Avec la crise économique mondiale qui touche particulièrement l'Afrique, bien des Etats sont tentés par ce type de solution. De toute manière, ils n'ont pas beaucoup de choix. Etranglés par la dette et les banques des pays riches, ils n'ont souvent même plus d'argent pour payer régulièrement soldats ou policiers, seuls garants de leur propre maintien.

10 - La confrérie des Mourides : pouvoir, argent et religion

L'Islam populaire africain est en réalité une combinaison entre la religion musulmane d'origine qui n'attribue d'autorité qu'au prophète Mahomet, et l'ancienne religion polythéiste qui donne un pouvoir au prêtre. Ainsi est né le maraboutisme, c'est-à-dire le pouvoir des marabouts musulmans, qu'on trouve en Afrique noire. *"Les fidèles se réunissent et vivent autour d'un personnage savant et saint qui les instruit et maintient une collectivité pieuse de subsistance."* (Piault 1998). Ces marabouts appartiennent à une grande famille. Les plus puissants sont à la tête de Confréries. Trois Confréries sont nées dans l'Islam classique. La Quadriya est née en Irak au 11ème siècle, la Tidjaniya en Afrique du nord au 18ème siècle, et la Senoussiya en Libye à la même époque. En Afrique, des sectes qui se sont séparées des premières Confréries en ont donné de nouvelles. Au Sénégal, Amadu Bamba, dans la famille du roi de Cayor, s'est séparé de la Qadriya, et a fondé en 1853 les Mourides. Au Sénégal, de nos jours, l'Islam se présente sous la forme de trois confréries : les Mourides, ou Mouridiya, les Tidjanes ou Tidjaniya, et la Quadriya. Les Mourides ont 2 millions d'adeptes, les Tidjanes 4 à 5 millions, la troisième confrérie 500 000.

Les Mourides disposent d'une puissance économique et politique tout à fait particulière. Dans la culture populaire, Bamba est un héros de légende, un héros africain qui s'est opposé à l'avancée coloniale. Mais les mythes ont transformé la réalité historique. C'est seulement ses parents qui ont lutté contre l'implantation du chemin de fer et de l'arachide par les colonisateurs français. Lui s'oppose aux collectes d'impôts et aux travaux forcés, mais il rejette la lutte armée, qu'ont entreprise des chefs religieux peuls. Il est déporté au Gabon en 1895. Bamba est un soufiste. Sa vision de la religion musulmane est très mystique. Il fonde sa confrérie au début des années 1900. Il met les croyants au travail pour produire l'arachide, qui enrichit les affaires coloniales : *"En encourageant la monoculture de l'arachide dans sa zone de prédication, favorisant ainsi la prospérité des grandes huileries françaises"* (Le Monde 19/9/99). En 1912, les chefs mourides organisent la main-d'oeuvre selon les besoins des colons, défrichent de nouvelles zones de cultures. Les Français leur donnent les plans des nouvelles routes, et eux se chargent de pourchasser les éleveurs nomades de la région. Tout ceci est mené au nom de valeurs spirituelles. Les disciples, tout juste nourris, reçoivent une

terre au bout de dix ans de service. Se fondent ainsi des villages, où les jeunes apprennent le Coran. Lors de la déclaration de guerre de 1914, Bamba prend un édit (ndigël en wolof) demandant aux familles de laisser partir leurs fils pour les tranchées d'Europe. En échange de ces services, cheikh Amadou Bamba obtient l'autorisation d'édifier une grande mosquée dans son village, Touba, qui est construite en 1926.

Cette complicité entre l'Etat français chrétien et l'Islam africain pour soumettre les Noirs au travail dans l'intérêt de la métropole n'est pas une exception, mais plutôt une règle. L'administration se mêle de la succession de Bamba, et soutient son frère aîné, M'Backé. Lorsque le mouvement ouvrier international touche les colonies dans les années 1930, l'administration compte sur les Mourides pour faire la chasse aux tentatives de syndicalisation et lutter contre les premières revendications. En réaction contre cette soumission des Mourides à l'administration coloniale, des sectes se créent, qui luttent contre les formes sociales et politiques créées par la colonisation. Le hamallisme, issu de la Tidjaniya, se répand au Niger, au Mali et au Sénégal. Fondé par cheikh Hamallah, il attire un grand nombre de fidèles. Les hamallistes veulent dégager l'Islam africain de l'emprise arabe. Ils prient dans la direction de Nyoro (250 km au nord-ouest de Bamako, Mali). Hamallah est déporté en France en 1942.

Au moment de l'indépendance, en 1960, les nouveaux gouvernants vont continuer d'utiliser les Confréries, et les Mourides tout particulièrement, et ceux-ci se prêtent volontiers à cette nouvelle collaboration. Sérigné Abdou Lahat M'Backé a quelques velléités d'indépendance vis-à-vis du nouveau président Senghor. Mais très vite sur l'essentiel, les liens se nouent avec le nouvel Etat. A la fin des années 1960, les Mourides affrontent une crise. L'arachide recule, et de manière générale, c'est l'exode rural. Les religieux s'implantent alors en ville, et d'abord à Dakar. Dans nombre d'échoppes du marché de Dakar, on peut voir le portrait affiché de Bamba. Ces commerces n'ont pas à subir le racket policier, ni même un contrôle. Il y a donc complicité de l'Etat, et corruption. Abdou Diouf, président du Sénégal à partir de 1980, transforme le dirigeant des Mourides en allié officiel du régime. Il en fait son conseiller privilégié, et lui offre de belles aides financières. Touba devient un centre religieux puissant et impressionnant. La plupart des Mourides ne font pas le pèlerinage de la Mecque, considèrent essentiel celui de Touba, le magal. Les marabouts, les prédicateurs musulmans, s'y font construire des villas de cinq étages, avec parfois une mosquée miniature au sommet. Mais les rues restent sans hygiène pour les pauvres. Autour d'un minaret de 87 mètres de haut, Touba s'étend sur 27 km de diamètre. C'est un chantier permanent, alors que le pays végète, ou recule. Autour de Touba, des enfants travaillent dur. On en a vu à la fin des années 1990 avec de lourds cercles de fer attachés aux chevilles, pour les empêcher de s'enfuir (Le Monde diplomatique 11/1995). Le gouvernement concède à la confrérie une forêt de plusieurs centaines d'hectares, le Khelcom, et installe des infrastructures à Touba. En échange, le calife appelle régulièrement à voter pour le Parti socialiste, parti du pouvoir, prenant un "ndigël" qui impose aux fidèles la consigne du vote. Aux élections de 1988, le calife général des Mourides donne cet ordre religieux : *"Celui qui ne votera pas pour Abdou Diouf pendant les élections de février 1988 aura trahi Cheikh Muhamad Bamba"*.

En bons commerçants, les Mourides envoient également des missionnaires-businessmen aux quatre coins du monde. On en trouve au sud-est asiatique, aux Etats-Unis, en Europe, dans les grandes villes. Plus on est riche, plus c'est la preuve que Dieu est satisfait de notre action. Telle est la vision du mouride, qui rejoint ici celle des Protestants, en particulier aux Etats-Unis. Plus discrète, mais très puissante aussi, la confrérie des Tidjanes a également sa capitale au Sénégal, Tivaouane. Elle est présente plus largement sur le continent africain, dans la majorité des pays de l'ouest africain, ainsi qu'au Soudan. Son histoire et ses relations avec le pouvoir sont à peu près parallèles à celle des Mourides.

11 - La religion vécue par le peuple

La personnalisation du pouvoir religieux dans le monde musulman noir crée de véritables petits potentats locaux. Et les conditions économiques misérables s'accompagnent d'un climat religieux littéralement dictatorial. Voici un témoignage éclairant : "Je suis issu de la communauté Soninké. Nous sommes systématiquement musulmans pratiquants. La tradition veut que les femmes soient dominées par les hommes, tabassées comme des enfants par les hommes devant tout le monde, souvent même humiliées devant leurs propres enfants. Ces violences spontanées ne sont pas mal vues. Les hommes se vantent souvent de leur autorité sur les femmes. Elles travaillent toute la journée, sont mal nourries, vieillissent trop vite.

"Tout jeunes, nous sommes entourés par la religion. Nous vivons quotidiennement des prières. Nous passons des soirées entières à écouter des discours religieux. On nous dit que *"nous allons gagner la confiance de Dieu"*. Chaque village, de 100 ou 300 habitants, est doté d'un centre d'éducation religieuse. Au village, nous avons une famille marabout. L'imam bénéficie d'un statut supérieur. C'est dans cette famille que j'ai appris, de manière automatique, les versets du Coran qui sont la base permettant de faire une prière. J'en ai pris des coups, j'ai été tabassé à cause de mes fautes. Nous avons alors moins de dix ans. Nos premières prières se font en dehors de la mosquée, collectivement. Nous n'avons pas encore le droit d'entrer dans la mosquée. Elle nous fait peur, c'est un lieu sacré. Il y a cinq prières par jour. A chaque prière, tous les adultes se rendent à la mosquée. Le vendredi, nous allons à la grande mosquée du village voisin. La prière est suivie de conseils donnés par "le grand marabout" ; *"c'est la parole de Dieu"*, dit-il. Désormais, nous devons défendre cette religion corps et âme. C'est le seul espoir, pour tous ces pauvres paysans.

"Le mois de Ramadan est l'un des plus durs de l'année. Tous les adultes, à quelques exceptions près, jeûnent. Les activités tournent au ralenti. Nous, le jeûne, nous l'apprenons. Une fois entamé, on n'a pas le droit d'interrompre le jeûne. *"C'est pour nous purifier, c'est normal de faiblir, sinon on n'est pas un bon musulman. Nous serons récompensés par Dieu lui-même, nos péchés seront pardonnés. Dieu punira toute personne saine n'effectuant pas volontairement le jeûne du mois"*. Le soir, on assiste collectivement à la prière à la mosquée, avec femmes et enfants. Les guides religieux maîtrisent très mal l'histoire. Ils défendent leurs maigres arguments corps et âme. Les pauvres gens qui ne croiraient pas à ce qu'ils disent se sentiraient délaissés. Les fêtes religieuses sont de bons moments. Il y en a trois ou quatre par an. C'est une occasion de pouvoir se reposer, et de pouvoir manger à notre faim. C'est aussi à ces moments qu'on nous enseigne les règles de la tradition familiale, et encore la prière. Nous mangeons tous ensemble sur la place publique. Chacun ramène sa nourriture de fête, bien garnie de viande grillée. Les hommes se bousculent autour des plats à partir de midi, que les femmes ont commencé à préparer la veille. Les femmes doivent demander pardon au mari à toute occasion.

"Dans les années 1970, les veillées étaient très populaires. Elles attiraient des habitants des villages environnants. Nous allions en groupe écouter des chants religieux à quelques kilomètres, à dos d'âne, dans un village réputé pour son guide spirituel. On y mange à volonté, il y a des danses, et des conférences religieuses s'en suivent. Nous apprenons ainsi les interdits, le respect de la parole de Dieu, la fidélité, les comportements exigés des musulmans. L'organisation est sous l'autorité du marabout. La mort s'annonce immédiatement au village, par des pleurs qu'on peut entendre de partout ; c'est la panique générale. Le mort est constaté par le marabout du village ; il prend le pouls et récite quelques versets. Le cimetière est réservé aux adultes. Les enfants restent bloqués dans les maisons pour ne pas croiser le cercueil. Pour tout le monde, *"c'est l'oeuvre de Dieu"*, c'est incontournable, puisque le prophète lui-même est mort. Il faut travailler sur terre pour Dieu, pour prétendre au paradis et être épargné de la souffrance de la mort. Pendant des jours, la mosquée est pleine de monde. On discute et on commente l'après-mort.

"Le marabout du village voisin a un pouvoir énorme. Il est vu comme un messie par les gens qui viennent "l'adorer". Il fait partie d'une vieille famille religieuse et prospère. A

l'époque dont je parle, il avait plus de 200 jeunes hommes sous ses ordres. Ce sont des garçons en fin d'adolescence, qui viennent chercher leur "savoir". Ils sont de milieu paysan Soninké, et viennent d'assez loin. Ils travaillent dans un véritable esclavage, souffrant la faim et la fatigue. Les habitants du village savent ces conditions, mais il n'y a pas de réaction hostile : *"c'est un choix qu'imposent les parents sur leurs enfants"*. Ces élèves, les talibé, apprennent la religion en échange de leur travail. Ils sont juste hébergés dans des foyers collectifs, qu'ils ont eux-mêmes construit, regroupés par zone d'origine. Pour manger, il faut se démerder, et on doit le faire sur les heures de travail, sur les hectares de terres du marabout.

"Le marabout a des liens étroits avec les chefs des différents villages. Il se déplace avec des hommes qui le protègent. Nous nous rendons vite compte qu'il ne faut pas poser n'importe quelle question, dans les discussions. Nous sommes tabassés si nous mettons en cause quoi que ce soit, puis intimidés par les aînés et par tout le groupe. C'est ainsi que par la force et l'habitude, nous nous mettons à croire, sans oser se poser de questions sur la légitimité de notre foi. Ce sont des opprimés qui sont les plus croyants".

12 - l'animisme, la misère et l'Etat

Il reste un certain nombre de régions d'Afrique où les populations n'ont été converties ni au Christianisme, ni à l'Islam, les deux principaux monothéismes . Ces populations sont encore aujourd'hui qualifiées d'animistes, terme qui a une connotation méprisante et auquel nous préférons celui de polythéisme. Cette religion est présente de manière minoritaire en Afrique du Sud (10 %), Ouganda (13 %), Congo (20 %), Sénégal (7 %), Guinée (20 %). Elle est majoritaire au Bénin (66 %), en République centrafricaine (58 %), Côte d'Ivoire (55 %), au Malawi et au Togo (50 %). La forme actuelle de cette religion est profondément différente de celle qu'elle était lorsque ces populations vivaient harmonieusement, sans injustice sociale et sans Etat. L'inégalité sociale, l'autoritarisme de l'Etat, ont bouleversé le contenu de la religion première. La religion dite traditionnelle s'est pénétrée des préjugés qui en découlent, et les a intégrés dans ses croyances.

La plupart des épidémies sont dues à des maladies qu'on sait parfaitement combattre, mais pour lesquelles on ne fait rien en Afrique, à cause du pouvoir d'achat insuffisant de la population. Si elle peut trouver un avis médical, la population n'a pas d'argent pour s'acheter des médicaments, et encore moins pour se faire hospitaliser. La maladie est donc l'un des sujets qui écrasent, contre lesquels on est impuissant. Avec la mort, qui risque d'en être l'aboutissement, elle est très présente dans les croyances religieuses. Le Burkina Faso, par exemple, connaît la force de cette peur dans la religion. On considère qu'il y a deux sortes de mort, les bonnes morts et les mauvaises. Si l'on a affaire à une mauvaise mort, à une mort qu'on n'accepte pas, il faut trouver le coupable. On considère que c'est le cadavre qui, dans un mouvement qu'on lui imprime en le portant, va indiquer lui-même son coupable. Dans les villages, cette pratique devient un moyen d'éliminer les faibles, les inutiles, ou ceux qui ne se sont pas comportés comme les règles coutumières l'imposent. Les femmes, en particulier les femmes vieilles, sont des milliers à être ainsi mises à l'index. Une fois que les chefs du village, des hommes, en ont décidé, une femme ainsi désignée est impitoyablement exclue. Sa destinée est d'aller errer en brousse, et probablement d'y mourir.

Au mieux, certaines trouvent un refuge dans quelques centres. L'Eglise chrétienne a mis en place un centre pour femmes rejetées, à Ouagadougou. C'est un moyen de les convertir au Christianisme, mais pas de leur donner une chance dans la société. Une femme qui entre dans un tel lieu sait qu'elle y est condamnée à vie. Pourquoi ces femmes sont-elles exclues de cette manière impitoyable ? Une société elle-même endurcie par la pauvreté qui lui est imposée ne peut procéder que de manière à son tour peu humaine. Au Moyen-âge européen, l'Eglise catholique, de manière parfaitement organisée, disposant de l'appareil judiciaire européen de l'Inquisition, brûlait les femmes. Mais pour la majorité de celles qu'on voulait exclure de la société, il y avait tout de même une place au couvent. Dans l'Afrique trop

pauvre, le procès se résume à un balancement de cadavre, et la condamnée, soumise à l'humiliation générale, s'exclut elle-même.

Une femme raconte : *"Il y a eu une série de morts dans mon village. Les anciens ont dit que j'étais responsable, je n'y étais pour rien. Ils ont fait la cérémonie du seingo. Ils ont porté le corps dans tout le village. Ils ont désigné un coupable. En fait, ils désignent qui ils veulent. Ils m'ont désigné avec le corps. Et ils ont dit que j'étais une mangeuse d'âmes. J'étais seule et sans personne pour me défendre. C'était une telle humiliation, il ne me restait plus qu'à partir"*. L'accusation d'être une sorcière, "une mangeuse d'âme", est un bon moyen de se débarrasser des femmes arrivées à la ménopause, devenues inutiles sur le plan sexuel comme sur le plan productif. En prime, on récupère tous leurs biens, qu'elles doivent abandonner.

La sorcellerie est le pouvoir de nuire à autrui par une action de l'esprit. L'acte de sorcellerie est considéré comme non intentionnel, involontaire. L'individu qui commet une agression de sorcellerie, et qui va s'emparer de la substance vitale d'autrui, n'en est pas conscient. Lorsqu'on a affaire à un acte volontairement nuisible, on change de domaine. C'est de l'envoûtement, et il faut alors user d'objets matériels. Au Cameroun, la population a introduit dans ses croyances en sorcellerie l'inégalité devenue proprement incroyable entre riches et pauvres. On considère que les riches et les hommes politiques disposent de pouvoirs de sorcellerie. On soupçonne les nouveaux puissants d'acquérir un pouvoir énorme par dévoration du peuple. *"L'Etat lui-même est soupçonné de connivence avec les forces occultes"*. Et pour justifier ses décisions de justice, il doit convoquer des ngangas guérisseurs devant les tribunaux, pour rendre crédibles ses décisions. *"Si les députés affichent leur puissance, on les suppose "blindés" par les meilleurs magiciens. En revanche, si un projet de développement échoue, les fonctionnaires accusent les villageois de sabotage du projet par sorcellerie (...) La sorcellerie intègre donc les "mystères" de l'économie de marché tout autant que ce qu'il y a d'occulte dans les manoeuvres du pouvoir politique"* (Rivière 1997).

13 - Le Christianisme, première religion d'Afrique

Il y avait en Afrique noire un million de catholiques en 1890. Un peu plus d'un siècle plus tard, le Christianisme est devenu la première religion d'Afrique, avec 360 millions de chrétiens, dont 125 millions de catholiques, 115 millions de protestants, 25 millions d'orthodoxes, et près de 100 millions qui se répartissent entre les autres religions chrétiennes adaptées à l'Afrique.

Ce résultat impressionnant, l'Eglise le doit à sa capacité à être à l'avant-garde pour bien se placer lors des changements de pouvoir. Elle est là avant la colonisation. Elle est aussi en tête de la décolonisation. Alors que certains Etats européens n'ont pas su préparer une relève africaine qui leur reste fidèle parmi les classes privilégiées, l'Eglise a pris les devants. A la veille des indépendances africaines des années 1960, en 1957, le pape Pie XII fait le bilan de l'action de l'Eglise : *"Nous avons eu la joie d'instituer en de nombreux pays la hiérarchie ecclésiastique et d'élever déjà plusieurs prêtres africains à la plénitude du sacerdoce, conformément au "but dernier" du travail missionnaire qui est d'établir fermement et définitivement l'Eglise chez de nouveaux peuples (...) L'Eglise qui, au cours des siècles, vit déjà naître et grandir tant de Nations, ne peut qu'être particulièrement attentive aujourd'hui à l'accession de nouveaux peuples aux responsabilités de la vie politique"*.

L'Eglise a proposé ses services aux dirigeants des jeunes Etats africains. Vous allez avoir des problèmes pour gouverner, leur a-t-elle dit en substance. Nous, Eglise puissance mondiale, nous sommes certes mal placés du fait de notre collaboration avec les colonisateurs, mais nous pouvons discrètement vous apporter aide et conseils, une fois les militaires et politiciens européens partis. Nous saurons nous faire discrets si c'est nécessaire. L'Eglise se retrouve proche, parfois très proche du pouvoir d'Etat, dans plusieurs pays d'Afrique qui sont autant de bases à une future expansion. Le pouvoir remercie tout

naturellement des services rendus. *"Les hommes politiques sont au premier rang des évergètes : le maréchal Mobutu, par exemple, qui offre de l'argent à chaque ordination sacerdotale ; Philippe Yacé qui achète volontiers au prêtre sa seconde voiture ou, de manière plus éclatante encore, Félix Houphouët-Boigny qui fait don à une Eglise catholique qui n'en peut mais d'une fabuleuse basilique dont le coût réel est évalué à 90 milliards de francs CFA (au lieu des 40 annoncés)... Ce fut à l'initiative d'évêques, d'archevêques ou de cardinaux que furent auparavant édifiés la cathédrale de Bukoba en Tanzanie, le sanctuaire de Namugongo en Ouganda ou de nombreuses résidences épiscopales dont le luxe insolent tranche avec le modeste train de vie des prélats tout au long des années cinquante. La Mercedes est d'ailleurs devenue le véhicule épiscopal par excellence, attribuant aux princes de l'Eglise une place de choix dans la nomenklatura de l'Etat post-colonial : dans les années soixante-dix, l'évêque catholique de Lisala, au Zaïre, partageait ce privilège avec deux notables seulement (...) Par leur pompe, les célébrations religieuses figurent elles-mêmes parmi les principaux rituels sociaux de l'Afrique post-coloniale, de pair avec les manifestations de masse des partis uniques, les cérémonies d'intronisation de quelques souverains prestigieux, les matchs de football et les exécutions capitales"* (Bayart 1989).

L'Eglise, en Afrique comme ailleurs, se dit au service des pauvres. Mais elle hérite de sa collaboration avec le colonisateur de biens en terres et de biens immobiliers considérables. Au Rwanda, elle est la deuxième puissance économique du pays après l'Etat. Dans certains cas, elle ose s'opposer à certaines ignominies des pouvoirs en place. Elle proteste contre l'autorité du président Arap Moi au Kenya, contre les vols de bétail commandités par les puissants à Madagascar. En Guinée, en Guinée équatoriale, au Congo-Brazzaville, en Ouganda, en Somalie, on a des exemples de heurts entre Eglise et pouvoir. Mais ces querelles s'apaisent aussi vite qu'elles sont apparues le plus souvent. Un compromis est vite trouvé, et le silence reprend.

Cette fréquentation du pouvoir et des milieux riches africains entraîne vite un pourrissement des mœurs dans les Eglises. En juin 1987, le cardinal Malula, archevêque de Kinshasa (Congo) dénonce trois tendances dans l'ensemble du Catholicisme africain : *"1- la recherche exagérée de l'argent, des aises, de la vie facile ; 2- la soif du pouvoir ; 3- la recherche exagérée de la compagnie des femmes et des filles". Les jeunes prêtres se montrent très allergiques à la gêne, au manque (...) Il faut tout de suite en sortir en allant demander ceci ou cela. Nous leur disons et leur redisons que l'ordination sacerdotale n'est pas avant tout une promotion sociale mais un service du Peuple de Dieu (...) On dirait que certains prêtres n'attendaient que d'être ordonnés pour commencer à tout demander et même revendiquer (...) Par exemple, le désir d'avoir une voiture personnelle (...) On constate aujourd'hui que les prêtres de la nouvelle génération aiment beaucoup les "titres"... Ils ambitionnent vite des fonctions en vue : être professeur à la faculté, secrétaire à l'évêché, recteur, curé, évêque, etc. En soi, ce n'est pas mauvais. Mais chercher à occuper trop vite telle ou telle fonction, de grandes responsabilités, dénote plus souvent le souci de briller que le zèle pour exercer une tâche difficile dont on récuse ensuite les exigences (...) On parle beaucoup aujourd'hui de la légèreté des jeunes prêtres dans leurs rapports avec le monde féminin, de leur recherche exagérée de la compagnie des femmes, des filles, des religieuses zairoises (...) Les récidivistes et les incorrigibles doivent être réorientés ; les séminaristes qui cherchent la compagnie des femmes ou des filles, qui aiment nouer des amitiés ambiguës avec les filles, des religieuses, qui s'adonnent aux jeux d'amour frivoles et passagers doivent quitter le séminaire"* .

Avec la crise des années 1980-90, l'Eglise devient aussi un moyen de remplacer l'Etat dans les tâches sociales indispensables qu'il n'assure plus. Une véritable division du travail s'instaure, l'Etat se contentant de récupérer des impôts pour rembourser la dette écrasante qu'il doit aux banques des pays riches. Cette dette remonte aux années 1970. A l'époque, il n'y a pas de crise. Les pays riches ont de l'argent, trop d'argent. Leurs banques et leurs Etats, dirigés par le Fonds monétaire international, ont l'idée géniale de prêter aux pays pauvres, qui viennent justement d'obtenir leur indépendance, et ont bien besoin d'argent. Ils leur prêtent

facilement, à faible taux d'intérêt, et promettent d'acheter les produits que ces pays pourront fabriquer. Les pays africains, d'Amérique latine et d'Asie investissent avec l'argent prêté, achetant aux pays riches usines et installations.

Mais très vite, le jeu économique dévoile sa cruauté. Les pays riches font monter les taux d'intérêt en flèche. En même temps, ils rendent impossible les remboursements, en refusant d'acheter comme promis. C'est la crise, disent-ils, nous achetons d'abord chez nous. Des continents entiers ne peuvent plus rembourser leurs emprunts à temps, et doivent réemprunter. Cette fois, les conditions sont terribles. Un noeud coulant passe sur leur gorge. Il ne cessera plus de se resserrer. Entre 1982 et 1998, les pays emprunteurs ont remboursé plus de quatre fois ce qu'ils devaient. Et pourtant, ils se retrouvent avec une dette quatre fois plus grande. En 1998, l'Afrique subsaharienne dépense quatre fois plus pour rembourser sa dette que pour toutes les dépenses de santé et d'éducation (Le Monde diplomatique 9/1999)

Les Etats économisent sur les salaires des fonctionnaires, détruisent des pans entiers des services sociaux. Leur seul souci, leur seule urgence, est de rembourser la dette, un trou sans fond. L'Eglise joue les assistantes sociales. Elle crée ou propose ses écoles, ses services de santé, et paraît à bon compte sociale. Une catastrophe a-t-elle lieu ? Le pays est incapable de faire face ? L'Eglise envoie ses missions humanitaires. En 1985-1986, les aides versées par Rome aux Eglises catholiques d'Afrique ont été de 395 millions de francs, autant que pour le reste du monde. Ce fonctionnement pervers laisse croire que l'Afrique est incapable de se nourrir, se loger et se vêtir. C'est faux. D'immenses richesses matérielles et humaines ne sont pas utilisées en Afrique. Ce sont le système économique mondial et ses relais politiques et étatiques qui maintiennent l'Afrique dans le sous-développement, bon moyen de rendre cette économie incapable de risquer de concurrencer celle des pays riches. L'Afrique seule, ne peut trouver les moyens de changer la donne, tous transportés et accumulés depuis des siècles en Occident. Un renversement complet du système capitaliste qui lie par des chaînes pays riches et pauvres s'impose.

Bibliographie VI

- Alencastro Luiz Felipe de : Traite des noirs (Encyclopédie Universalis, 1998)
Bava Sophie, Bleitrach Danielle : Islam et pouvoir au Sénégal 11/1995 (Le Monde diplomatique)
Bayart Jean-François : L'argent de Dieu ; Politique africaine n° 35 (Karthala 10/1989)
Boahen A. Adu : Histoire générale de l'Afrique, tome VII 1989 (Unesco)
Cavalli-Sforza Luca : Gènes, peuples et langues (Odile Jacob 1996)
Heusch Luc de : Les Bantous (Encyclopédie Universalis, 1998)
Lacroix Pierre Francis : Les Peuls (Encyclopédie Universalis, 1998)
Lebrun François, Zanghellini Valéry : Histoire et civilisations 1981 (Belin)
Maquet Jacques : Les Bochimans (Encyclopédie Universalis, 1998)
Maquet Jacques : Les Hottentots (Encyclopédie Universalis, 1998)
Marseille Jacques : Les colonies, une bonne affaire (L'Histoire n° spécial 69, 1984)
Piault Marc : Religions négro-africaines (Encyclopédie Universalis, 1998)
Stamm Anne : Histoire de l'Afrique précoloniale 1997 (PUF, Que sais-je ? 241)
Stamm Anne : Les civilisations africaines 1993 (PUF, Que sais-je ? 606)
Stamm Anne : L'Afrique de la colonisation à l'indépendance 1998 (PUF, Que sais-je ? 3317)

Janvier 2000